



Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Décembre 1852



TABLE DES MATIÈRES

La rigidité des règlements des collèges.....	3
Les marguilliers et Noël — Édith Desrosiers n’a pas peur des couleuvres.....	7
Objets de luxe — Les routes des émigrants	13
Jos Languille, quêteux officiel de Prologue se raconte	17
Marie-Louis Beaulieu et la fenaison	22
Les habitants de Prologue face à la maladie	26
Enfants cruels — Pays de froid et de neige	29
Musique et soirée dansante à l’auberge	34
Le futur aurait une mauvaise influence sur les habitants de Prologue!	39
Naissance, mortalité et légendes	42
Des nouvelles de Jovite Lambert — Patinage artistique... ..	46
Noël en famille et rumeurs qui circulent.....	50
Duel de balles de neige / côte Saint-Ambroise VS côte des Écossais	54
L’esprit de charité des gens de Prologue	57

La rigidité des règlements des collèges

Prologue, mercredi 1^{er} décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige tombe en douceur
sur un sol déjà blanc. Elle
apporte avec elle un temps
doux. Décembre est bien là.
Cette neige n'est pas sans
rappeler la mélancolie qui
s'installe dans les esprits dans
l'attente de la fête de Noël.

Diantre oui! Nous avions plutôt la tête à la rêverie et aux aventures. Charles et moi nous nous sommes rappelé combien, en ce temps-là, nous avions hâte aux vacances.

Ma foi! Nous n'étions sûrement pas les seuls, car le temps des vacances interrompait ce régime de surveillance étroite et nous livrait, corps et âme, à la vie extérieure et à ses «dangers».

Pour les autorités des collèges, le temps des vacances était perçu comme une parenthèse redoutable dont il fallait à tout prix minimiser les effets. Pour ce faire on nous remettait un règlement pour les vacances prescrivant de se lever tôt, d'assister quotidiennement, ou du moins très souvent à la messe, de se confesser et de communier, de faire régulièrement des lectures pieuses et un examen de conscience.

Imaginez! On nous conseillait également d'éviter les danses et les voyages, de nous abstenir de fréquenter «les personnes du sexe» et de ne pas «tant nous informer des nouvelles du pays».

Vous comprendrez que les autorités craignaient par-dessus tout que les garçons ne prennent des habitudes jugées mauvaises ou qu'ils ne soient détournés de la vocation.

Encore, me direz-vous, fallait-il être intéressé par la vocation? Tel n'était pas mon cas ni celui de Charles!

Alors, les règlements des vacances... pftt!

Héhé! Je me souviens même avoir toujours caché ce document à mes parents et Charles m'a timidement avoué avoir fait de même pendant plusieurs années.

J'avais un ami qui désirait plus que tout devenir prêtre: il se dénommait François Petitpré. C'était un jeune homme taciturne, mais il était parfois illuminé de l'intérieur et l'on aurait dit un ange.

Il suivait à la lettre le coutumier du petit séminaire de Montréal qui recommandait aux élèves de demeurer en rapport avec leur directeur de conscience et d'envisager «avec une grande frayeur» le congé estival «où tant d'autres avaient déjà fait naufrage».

François était l'élève idéal, car, tout au long de ses vacances, il maintenait un mode de vie semblable à celui du pensionnat.

Pardi! Cette discipline était dans mon cas difficile et pour bien d'autres, impossible.

M'est d'avis que ce régime d'ascète fut mauvais pour François, car il est mort subitement un soir de décembre alors qu'une neige d'une blancheur plus que nature tombait et



tourbillonnait sur la ville. Ce jour-là est indélébile à ma mémoire, car j'aimais bien François et sa perte me remplit alors de tristesse.

Hum! Toujours est-il qu'à l'automne, à notre retour de vacances, une retraite spirituelle de quelques jours rappelait les règles de l'établissement, proposait des exercices de piété, inspirait le renoncement, la crainte de Dieu, et l'obéissance.

Puis, les classes et les exercices de piété reprenaient selon un horaire serré, identique ou du moins semblable à celui de l'année précédente.

Vous imaginez bien qu'à chaque rentrée, plusieurs garçons étaient absents.

Les uns, en dépit des espoirs fondés sur eux, n'avaient manifestement pas la vocation et il semblait vain de payer pour les instruire. Les autres étaient démotivés, peu talentueux, malades ou avaient simplement acquis une formation suffisante pour exercer la profession à laquelle on les destinait; pour être commis, par exemple.

Parfois, quelques nouveaux issus des classes latines ou d'un autre collège s'ajoutaient à nous, les anciens. D'une année à l'autre, le groupe qui perséverait se faisait toutefois de moins en moins nombreux.

Certes le collège n'a pas été qu'un régime de discipline et de privation! Je dois dire qu'au terme de mes études, j'avais étudié le français, le latin et la religion, principales matières au programme.

Ce que j'y ai appris, malgré les volontés contraires des prêtres, tient en une phrase:

— «Utere dum lyceat» (Profite de la vie pendant que c'est possible) car «Vix orimur et occidimus» (À peine apparaîssons-nous que nous disparaîssons).

J'ai fait aussi des mathématiques et reçu des leçons d'anglais, d'histoire, de géographie et de grec. J'ai bénéficié, principalement durant mes deux dernières années, de cours de physique, de chimie, de musique, de dessin et même de gymnastique.

Le docteur Harris m'a raconté des histoires étonnantes concernant les expériences scientifiques qui étaient menées au Séminaire de Québec.

Je vous en reparlerai dans une prochaine chronique.

J'ai aussi été initié à la philosophie pendant les dernières années de mes études.

J'avoue que même si notre enseignement était basé sur une utilisation mécanique des manuels et sur un apprentissage faisant surtout appel à la mémoire, mon bagage intellectuel, somme toute, assez superficiel était alors supérieur, et de loin, à celui de la majorité de mes contemporains qui commençaient très tôt à travailler.

Tout au long de mes études, malgré mes origines modestes, j'ai baigné dans un univers mental et culturel qui contrastait avec mon milieu familial.

Pour sûr, j'y ai acquis des connaissances, mais, surtout, j'ai appris un certain nombre de règles de bienséance et de piété.

Je ne sais ce qu'il en est dans le futur des objectifs des établissements d'enseignement. Ils sont certainement très différents des nôtres.

De mon temps, les collèges-séminaires visent par-dessus tout à former des hommes vertueux et religieux.

Pour cela, le personnel s'efforce d'inculquer la piété, l'obéissance, la modestie et la pudeur à tous les élèves, qu'ils fussent pressentis pour devenir prêtres ou qu'ils dussent opter pour la vie laïque.

À la sortie de l'établissement, la plupart de nous avons mené une vie réglée dans ses moindres détails, où l'imprévisible et la fantaisie étaient, sinon absente, du moins combattue.

Certes! vous imaginez bien que tel ne fut pas mon cas ni même celui du docteur Harris.

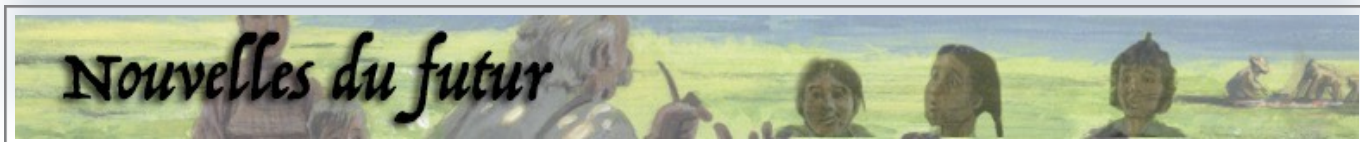
Nous étions et sommes encore trop impétueux pour nous laisser ainsi... éteindre!

Vous comprendrez que ce règlement austère en a éloigné certains de l'Église. Mais, plusieurs furent durablement influencés par ces années passées au collège-séminaire.

Ils sont partout les maîtres de la vie publique et de la vie professionnelle. Ils sont devenus, en ces temps difficiles, de puissants alliés des prêtres auprès desquels ils ont coulé leur jeunesse!

Vous connaissez la suite! Charles Harris est devenu médecin au terme d'un long périple auprès d'un médecin de réputation de Québec.

Moi! et bien, je suis allé vers le droit et je suis devenu avocat, mais, pas «avocassier», n'en déplaise à certaines mauvaises langues de Prologue.



L'une des choses les plus curieuses qu'il nous ait été donnée d'entendre sur le futur est sans doute la façon et la manière dont les femmes mènent leur vie. Il paraît que plusieurs femmes travaillent et gagnent suffisamment d'argent pour faire vivre une famille.

Elles portent des vêtements dont aucune femme de notre époque n'oserait se vêtir. Elles font le métier qui leur plaît. Certaines sont dans l'armée et se battent comme des hommes. Il y a même une Canadienne qui est allée dans l'espace. Pardi! Il est déjà difficile pour nous de croire que l'homme soit allé dans l'espace, imaginez notre incrédulité lorsqu'on veut nous faire «accroire» qu'une femme a fait de même.

C'est mademoiselle Elisabeth Harris qui est heureuse d'apprendre tout cela. Il paraît qu'elle est plus farouche que jamais depuis qu'elle sait que, dans le futur, les femmes peuvent aller à l'université et devenir médecins.

Me semble que ses velléités de faire comme son frère Charles vont refaire surface. La pauvre! Elle n'est pas au bout de ses peines.

Malheureusement, il semble que le futur ne soit pas non plus un monde paradisiaque pour les femmes. Je tiens cela de monsieur James MacPherson. Une correspondante lui a appris qu'il y avait eu, il y a de cela plusieurs années, une terrible fusillade à l'Université de Montréal.

Le tueur aurait abattu, de sang-froid, plusieurs jeunes filles qui étudiaient pour devenir ingénieures. Il paraît que le criminel a voulu ainsi signifier que les femmes n'avaient pas leur place à l'université dans des domaines d'étude traditionnellement réservés aux hommes.

Heureusement! Un tel événement est impensable ici pour la simple raison que les femmes ne sont pas admises dans les Universités que ce soit en Europe ou en Amérique. Quel malheur pour les habitants du futur. J'imagine qu'un tel événement est inoubliable.

Diantre! Quelle violence, quelle folie, quelle tristesse!

Augustin Lebeau, journaliste



Les marguilliers et Noël — Édith Desrosiers n'a pas peur des coulevres

Prologue, vendredi 3 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Vent du sud, sud-ouest; nuageux, couvert. Aujourd'hui mère nature nous a fait une petite excentricité. Il a neigé toute la journée du côté nord-ouest des côtes Saint-Ambroise et des Écossais et, il a plu sur toutes les concessions de la côte Sainte-Justine. Bizarrerie de la nature? C'est peu dire!

Les marguilliers se sont rassemblés pour décider des décorations à faire dans l'église pour la fête de Noël!

Ils envisagent de demander au seigneur Prologue de faire acte charitable en donnant, encore cette année, le pain à tous les pauvres de la paroisse.

Ils prévoient également demander à madame Pétronille Papineau et à Mathieu Martin dit Tudor d'organiser une petite chorale pour la messe de Noël!

Certes! Les marguilliers ont de nombreuses tâches à accomplir comme gestionnaires de la fabrique de la paroisse, savoir:

- Tenir les comptes de la Fabrique;
- Crier les bancs à l'enchère;
- Percevoir les arrérages de bancs ou de rentes;
- Jouer le rôle de constable dans l'église pour assurer le bon ordre durant les offices religieux;
- Agir comme agent de la Fabrique pour intenter des poursuites judiciaires;
- Faire la quête de l'Enfant-Jésus;
- Distribuer le produit de cette quête aux pauvres de la paroisse, etc., etc.!

Mais cela ne va pas sans quelques privilèges.

Par exemple, les marguilliers occupent un banc spécial à l'église: le banc d'œuvre. Ils reçoivent le pain bénit avant la masse des fidèles. Il est aussi d'usage de leur permettre d'aller dans le sanctuaire recevoir les cierges, les palmes ou rameaux, les cendres et vénérer la croix.

Chaque fois que le Saint-Sacrement est porté en procession, ce sont généralement les marguilliers qui ont le privilège de porter le dais et de suivre monsieur le curé Chandonnay.

Vous comprendrez que tous ces privilèges contribuent à donner aux marguilliers un certain prestige au sein de notre communauté!

Dans tous les cas, je vous informerai des résultats des démarches des marguilliers concernant les préparatifs de la fête de Noël.

Oh! Ah!

Quelle joie! Quel ravissement pour l'âme!

J'entends carillonner la cloche de l'église du village. C'est certainement Roger Lamarre, le bedeau, qui s'en donne à cœur joie. À entendre ainsi sonner la cloche à toute volée, je devine qu'il s'agit d'un baptême.

Saperlotte! Avec un peu d'imagination, j'entends aussi le bedeau chanter à pleins poumons:

- Sonnons fort, sonnons fort.
- Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
- Ah ! Que j' aime
- à sonner un baptême !digue, digue, dig, din, dig, din, don.
- Ah ! Que j' aime
- à sonner un baptême!

Qui! qui donc ose faire baptiser son enfant sans que je sois au fait de l'affaire? Ce n'est certainement pas un miséreux, car, faire sonner la cloche coûte quelques sous (environ 5 cents) et ce n'est pas un pauvre habitant qui se permettrait une telle folie.

Passons! J'irai aux nouvelles et vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Je ne sais si les habitants choisis pour correspondre avec les gens du futur racontent toutes les mésaventures dont ils sont les héros, bien malgré eux!

Par exemple, je serais curieux de savoir si la jeune Édith Desrosiers racontera à ses correspondants qu'un jeune garçon dénommé Baptiste l'a poursuivi avec une couleuvre dans les mains, il y a de cela quelques mois, de l'école jusqu'au cimetière.

Je vous raconte l'histoire au risque de ma propre tranquillité, car, je ne donne pas chère de ma quiétude lorsque la jeune fille apprendra mon indiscretion.

Bref, ce jour-là, je n'ai jamais vu une personne courir aussi vite que la «p'tite» Desrosiers. Pourtant je croyais que rien ne lui faisait peur, pas même un ours!

Baptiste est un lourdaud qui a le don de se mettre les pieds dans les plats. Qui plus est, ce qu'il entreprend se retourne souvent contre lui et, malheureusement, le pauvre est très entreprenant. Ce ne sont pas les idées sottes qui lui manquent. Il en a à profusion.

Certains enfants du village m'ont confié que Baptiste était le pire ennemi d'Édith Desrosiers!

Ma foi! Faudrait que je m'informe de la véracité de la chose, mais disons que les deux «snaurands» ne sont pas des amis!

Je disais donc que Baptiste pensait effrayer Édith avec une pauvre couleuvre. L'animal se tortillait en tout sens et tentait par tous les moyens d'échapper à son tortionnaire.

Après une course folle, Édith, une fois parvenue au cimetière, a tout à coup disparu. Pourtant ce ne sont pas les petites croix en bois qui pouvaient lui servir de cachette.

Où se cachait-elle?

Baptiste furetait, fouillait partout puis, tel un grand félin, elle lui est tombée dessus et l'a projeté au sol. Elle a vite ramassé la couleuvre qui ne demandait qu'à s'enfuir et elle l'a mise dans les pantalons du pauvre Baptiste.

Saperlotte! Le pauvre est devenu tout cramoisi et je l'ai vu détalé à toutes jambes en se contorsionnant d'une manière indescriptible.

Bougre! Il n'est pas passé inaperçu, car il criait à tue-tête:

— Ahi, Ahi, Ahi, Ahi, Aïe, Aïe, Aïe, Aïe, Oh, Oh, Oh, Oh! Le tout se termina par un sonore...MAMAN!

Édith l'a regardé s'enfuir en riant très fort et elle a finalement crié:

— «Ça t'apprendra à vouloir me faire peur. Je t'ai bien eu!»

Elle m'avait bien eu aussi, car j'ai vraiment cru que Baptiste l'avait terrifiée.

Le temps que cette simple pensée s'évanouisse de mon esprit, elle s'est retournée vers moi en faisant tournoyer sa fronde.

Inutile de vous dire que j'étais bouche bée et que j'étais dans l'expectative. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'à un certain moment j'ai envisagé qu'elle retourne sa redoutable arme contre moi!

Ma foi, mes craintes étaient fondées, car, lorsqu'elle est passée à ma hauteur, elle a fait mine d'utiliser sa fronde. Voyant mon étonnement, elle m'a souri, ce qui, curieusement, m'a ébloui. Seuls les enfants peuvent sourire de même! Elle m'a dit:

— Je n'ai pas peur des couleuvres: je n'ai jamais eu peur des couleuvres. Ma fuite était un piège. Je vous assure que «Baptiste» ne fera plus jamais le «fin finaud» avec moi ou avec les autres enfants de l'école.

Elle venait de me dépasser de quelques pas lorsqu'elle s'est retournée et m'a crié:

— Connaissez-vous, m'sieur «l'écriveux» le nom de ma fronde?

— Vous m'étonnez, dis-je, je ne savais pas que les frondes pouvaient avoir un nom!

Elle m'a alors regardé intensément, réfléchissant sans nul doute à la manière de me faire ravalé mes paroles de MATAMORE. Son hésitation fut longue et me donna des frissons dans le dos.

Comme chacun sait, ici à Prologue, je ne passe pas particulièrement pour être un homme brave. Vous me direz, ce n'est qu'une petite fille à peine âgée de dix ans (enfin je crois) alors, comment peut-il être si couard!

Je répondrai à cette question en disant que la jeune Édith Desrosiers ne s'en laisse imposer par personne et qu'elle est très habile avec sa fronde. Il y a certains garçons de

Prologue qui pourraient vous en parler, car ils ont longtemps gardé sur leur postérieur, la marque d'une pierre lancée par elle.

Quoique! Pour être honnête, je dirai que les victimes de la jeune Édith étaient toutes bien méritantes. Non que ces garçons étaient vertueux, mais plutôt qu'ils s'étaient mérité le courroux de la jeune fille.

Mais! Sachez que je n'encourage pas cette façon de faire. Il y a mieux que la violence et la vengeance pour régler ses comptes.

Ouf! Heureusement, elle s'en est allée en sifflant et en se dandinant.

M'est d'avis qu'elle était contente de son effet!

Oh! J'oubliais: sa fronde est dénommée «Sucrecandi»! Dénomination bien curieuse pour une fronde, vous en conviendrez!

En terminant, je vous donne la liste des instruments scientifiques dont le docteur Harris m'a parlé lors de notre conversation sur la vie dans les séminaires fréquentés dans notre prime jeunesse.

La liste des instruments comprend:

- des modèles de mécanique;
- un télescope à réflexion appelé «Grégorien» du nom de son auteur Mr Grégory;
- un calorimètre de Lavoisier;
- une balance hydrostatique;
- des répliques d'un hémisphère de Magdebourg;
- un ballon aérostatique;
- une machine pneumatique;
- une pile de Volta;
- une bouteille de Leyde;
- une batterie construite d'après les plans de celle dont s'est servi le célèbre Humphrey Davis à l'Institution royale de Londres;
- un électromètre et une machine électrique composée d'un cylindre d'un pied de diamètre et de 20 pouces de longueur;
- des tiges et aiguilles aimantées;
- une boussole;
- un théodolite;
- un sextant.

Eh bien, chers amis du futur! j'imagine que tout cela est de la préhistoire pour vous.

J'avoue que je n'ai pas eu la chance d'expérimenter tous ces objets aux noms magiques, car en ce temps-là, au collège des Sulpiciens, nous étions moins bien pourvus qu'ailleurs.

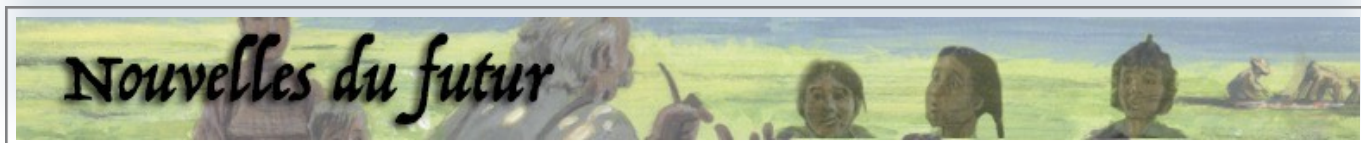
Il y a deux ans, j'ai assisté à quelques démonstrations de fin d'année des élèves du Séminaire de Québec. La démonstration du magnétisme donna lieu à une expérience qui amusa fort le public.

Cette expérience consista à placer dans un bassin rempli d'eau quatre petits canards dans le bec desquels on avait inséré un morceau d'acier aimanté et de les faire s'éloigner ou se rapprocher au moyen d'une baguette de fer aimantée à ses extrémités. On apporta ensuite un aquarium et l'expérience fut répétée avec quatre poissons.

Ma foi! Outre l'intérêt de l'expérience, je dirai que j'ai été choqué de voir ainsi ces pauvres animaux ainsi manipulés.

Une autre expérience m'a toutefois totalement ravi: ce fut l'exercice de la bouteille de Leyde. L'expérience était conçue de manière à intéresser même les assistants les moins au fait de la physique. Ainsi, plusieurs d'entre nous furent invités à venir sur la scène décharger une bouteille de Leyde en se tenant par la main, afin d'éprouver le choc électrique prévu.

Pouvez-vous deviner ce qu'il advint alors! Je vous laisse y réfléchir et j'y reviendrai dans une prochaine chronique.



Mademoiselle Élisabeth Tremblay m'a raconté que l'une de ses correspondantes, une certaine Kim de l'équipe «Les poupounes», a un chat et deux souris à la maison.

Héhé! Nous avons bien ri et nous nous sommes demandé comment ces animaux pouvaient vivre ensemble.

À Prologue, les chats chassent les souris. C'est pour cela qu'ils vivent la plupart du temps dans les granges de nos paysans. Les chats exterminent la vermine et à notre époque, les souris font partie de cette catégorie d'animaux, n'en déplaise à nos amis du futur.

Certes! Certains chats sont mieux traités. Ils n'ont pas à affronter le mauvais temps, les disettes, les gestes répréhensibles de quelques garnements.

Dans la littérature ancienne et celle de mon époque, plusieurs écrivains ont décrit le chat comme l'animal chez lequel l'instinct est le plus persistant, le plus impossible à tuer. Sauvage ou domestique, il reste lui-même, obstinément, avec une sérénité absolue, et aussi rien ne peut lui faire perdre sa beauté et sa grâce suprême.

D'autres, comme le scientifique Buffon, n'ont vu dans cet animal qu'un voleur. «Ils n'ont, ajoute-t-il, que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font.»

Mademoiselle Tremblay m'a confié trouver injuste cette remarque du grand savant.

Lisez son commentaire sur cette question:

— «Est-ce que nous cherchons, nous, les caresses pour le plaisir qu'elles ne nous font pas ? Buffon a écrit que les yeux des Chats sont équivoques ! Relativement à quoi ? Si tout d'abord nous n'en pénétrons pas la subtile et profonde pensée, cela ne tient-il pas à notre manque d'intelligence et d'intuition ? Quant aux détours, eh ! mais le spirituel Alphonse Karr a adopté cette devise charmante :

«Je ne crains que ceux que j'aime». Et, comme on le voit, le Chat, plein de prudence, l'avait adoptée avant lui».

— «Sans doute, il se laisse toucher, caresser, tirer les poils, porter la tête en bas par les enfants, instinctifs comme lui ; mais il se défie toujours de l'homme, et c'est en quoi il prouve son profond bon sens. N'a-t-il pas sous les yeux l'exemple de ce Chien que le même Buffon met si haut, et ne voit-il pas par là ce que l'homme fait des animaux qui consentent à être ses serviteurs et se donnent à lui sans restriction, une fois pour toutes»?

— «L'homme fait du Chien un esclave attaché, mis à la chaîne ; il lui fait traîner des carrioles et des voitures, il l'envoie chez le boucher chercher de la viande à laquelle il ne devra pas toucher. L'homme oblige le Chien à chasser pour lui; le Chat préfère chasser pour son propre compte, et à ce sujet on l'appelle VOLEUR, sous prétexte que les lièvres et les oiseaux appartiennent à l'homme ; mais c'est ce qu'il faudrait démontrer».

Vous avez bien raison, Madame! Si l'on mène notre réflexion plus loin, dis-je avec enthousiasme, c'est le Chat qui va sur les toits miauler, gémir, pleurer d'amour ; il est le premier et le plus incontestable des Roméos, sans lequel Shakespeare sans doute n'eût pas trouvé le sien ?

— Les chats... des Roméos! dit-elle, perplexe.

— Ébendidon! je n'aurais jamais pu imaginer une telle métaphore. Me semble que vous allez un peu loin m'sieur Lebeau!

L'institutrice s'en est allée comme elle était venue. Je suis resté à la regarder s'éloigner, l'air un peu niais et ne sachant trop ce qu'elle pensait de moi.

Mais «chat», c'est une autre histoire.

Augustin Lebeau, journaliste



Objets de luxe — Les routes des émigrants

Prologue, dimanche 5 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil nous honore de sa présence. Le vent est plutôt fort. Il a attaqué quelques beaux chapeaux à la sortie de la messe. «Deux à zéro pour le vent», m'a chuchoté à l'oreille le jeune Paulin Larose comme pour rappeler la partie de hockey que nous devrions encore organiser cette année.

En fait, ça veut dire que le vent s'est emparé, durant quelques brefs instants, de deux chapeaux et les a portés, tripotés, lancés puis relâchés.

Ah! Ce vent, un original, il porte les chapeaux à l'envers!

Hier, j'ai consulté à l'auberge de madame Chiasson, les dernières gazettes en provenance de Québec et de Montréal. Ma foi! Je ne peux dire que j'ai lu des nouvelles fraîches vu que les numéros datent de plusieurs mois, mais il n'en demeure pas moins qu'il est toujours intéressant de consulter ces publications.

Contrairement à mes habitudes, la politique n'a pas retenu mon attention. Je me suis plutôt intéressé aux annonces de toutes sortes qui sont, à mon avis, comme un tableau de la vie matérielle de certains groupes de la société canadienne.

Par exemple, les annonces concernant les produits importés pour l'intérieur domestique montrent bien qu'il y a ici, dans les grandes villes et dans les maisons bourgeoises des campagnes, des gens de grande aisance.

COMMENT, en effet, un simple habitant de Prologue pourrait-il se procurer un seul de ces produits de luxe comme:

- chaises en imitation de bois de rose, tables de nuit en acajou, tapis, tapisserie française, garnitures de papier-tenture;
- verres, carafes, miroirs, images peintes sur verre;
- étoffe de soie, dentelles françaises, batiste, toile cirée de Bristol, houppelandes de drap, corsets «dans le dernier goût», cartes de divers patrons, bottes «dites de Wellington et à la Cobourg»; huile d'olives, moutardes, citrons et oranges confits, marmelades, dragées, fromage de Gruyère, prunes sèches, raisins, câpres marinées;
- vin de Port et de «madeire», ratafias, Bordeaux, Sauternes, Graves, Saint-Emilion, «Margot», Saint-Julien;
- tabatières, fouets, graines de jardin, plantes, arbustes;
- papeterie comme plumes, papier et panier à lettres, plis à cacheter;
- musique en feuille, gravures et tableaux peints par les premiers maîtres.

M'est d'avis que la plupart des habitants de Prologue n'ont même jamais entendu parler de l'existence de ces produits et, aucun d'entre eux ne serait en mesure de faire de telles dépenses ostentatoires.

Outre les annonces de produits importés, j'ai fixé mon attention sur quelques paragraphes traitant de l'émigration d'une partie de notre population vers les États-Unis d'Amérique.

Selon le rapport du Comité de l'Assemblée législative, créée en 1849 pour enquêter sur les causes et l'ampleur de l'émigration du Bas-Canada vers les États-Unis, l'émigration, qui en 1840, se limitait au district de Montréal et à la ville de Québec, aurait gagné, telle une maladie contagieuse, les coins les plus reculés de la province dès 1847.

Il est vrai qu'ici, à Prologue et dans les seigneuries avoisinantes, nous avons vu de nombreuses familles prendre la route de l'exil.

Il paraît que la maladie ne fait que s'aggraver. Les émigrants s'établissent là où les conduit parfois le hasard, mais le plus souvent, là où circulent les rumeurs de possibilité de travail.

Ainsi, plusieurs se sont fixés à Boston en 1811. Certaines familles de Saint-Ours se sont installées dans les environs de Woonsocket (Rhode Island) à partir de 1815; d'autres dans la région de Worcester (Massachusetts) entre 1820 et 1840; et d'autres encore, à Concord et Manchester (New Hampshire) après 1830.

Jos Languille, qui a maintes fois arpenté ces régions, m'a affirmé qu'il avait été reçu dans l'une ou l'autre de ces familles. Il a trouvé dans ces foyers, la même hospitalité que celle donnée par la plupart des habitants de Prologue. Pour ces gens-là, il était aussi comme un porteur de nouvelles, un conteur du pays.

C'est toutefois le Vermont et le Maine qui ont reçu la majorité des émigrants du Québec. Le journaliste affirme qu'en 1840, la grande majorité des Canadiens français installés en Nouvelle-Angleterre vivent au Vermont et au Maine.

Au Vermont, les émigrants venus par le Richelieu et le lac Champlain ont recherché les emplois saisonniers qu'offrent l'agriculture, les briqueteries et le commerce du bois. Ce sont les villes de Burlington, Winooski, Saint Albans qui accueillent encore les groupes les plus importants.

Jos Languille m'a dit qu'au Maine, de nombreux Acadiens occupent la vallée de la Madawaska et de l'Aroostook.

Ma foi! Notre quêtueux est un fin observateur et un rapporteur de nouvelles fort éloquent. Il m'a raconté que des Canadiens français des comtés de Kamouraska, Témiscouata, L'Islet et Rimouski empruntent régulièrement le portage de Témiscouata et vont rejoindre les groupes des premiers émigrants.

Un autre courant entraîne les Beaucerons vers le sud. Les uns et les autres vont faire les récoltes et travailler dans les chantiers.

Il paraît même que depuis 1840 les émigrants se dirigent de plus en plus vers la partie sud de la Nouvelle-Angleterre, vers le Massachusetts, le Rhode Island, le Connecticut et le sud du New Hampshire.

Jos Languille prétend que ce phénomène s'explique facilement par les transformations majeures que connaissent l'industrie et l'agriculture de la Nouvelle-Angleterre de même que par l'apparition du chemin de fer comme moyen de transport principal.

Les industries de coton, de la laine et de la chaussure connaissent également un grand développement. La plupart des usines se trouvent dans les vallées de Blackstone, de la Pawtuxet, du Connecticut, de la Merrimack et de la Taunton. Jos m'a confié que le va-et-vient de la main-d'œuvre est considérable dans ces industries.

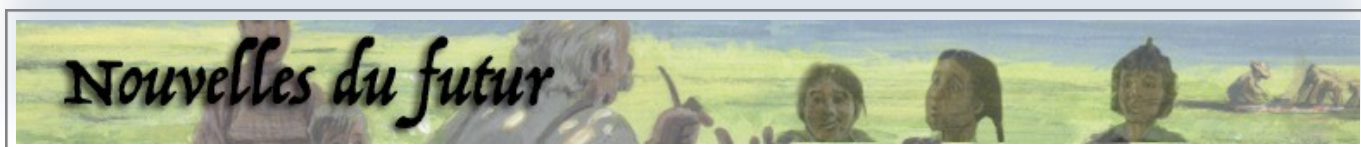
Notre bon quôteux a lui-même pris, au cours de ses nombreux déplacements, la route Chaudière-Kennebec, construite entre 1815 et 1818.

Cette route tire son origine d'un sentier de portage abénaquis et français et d'une route à bestiaux de la fin du XVIIIe siècle. Elle sert de route principale entre la ville de Québec et la Nouvelle-Angleterre. Ma foi! Je n'aurais jamais pensé qu'un pauvre «guenilleux» comme Jos Languille pouvait m'en apprendre autant.

Il m'a expliqué que la route Chaudière-Kennebec a de tout temps favorisé les échanges commerciaux. Les Américains du Maine l'ont utilisé et l'utilisent encore pour conduire du bétail au marché de Québec ou pour acheter des graines de semences dans la Beauce. Pour leur part les Beaucerons l'empruntent en hiver pour ramener au marché de Québec du poisson qu'ils ont acheté sur la côte du Maine.

Pour reprendre l'expression de Jos Languille, je dirais que des «petits Canadas» se sont ainsi formés dans le Maine. Prenez par exemple le village «The Plains», à Waterville, fondé par les familles beauceronnes Mathieu et Dostie.

Jos Languille y compte plusieurs amis.



Le pauvre Trefflé Bellerive est venu me voir! Cet homme humble m'a prié de vous faire savoir qu'il n'avait pas encore reçu une seule lettre en provenance du futur.

Il s'inquiète. Il croit en la machination d'un ennemi quelconque.

Pourtant, je ne lui connais aucun ennemi malgré ses airs bourrus et le fait qu'il parle très peu. Le bac du «passeux» est un morceau de la route de Prologue qui flotte sur l'eau.

C'est un homme qui avance dans la vie comme un rameur qui connaît bien son parcours et qui ne se retourne jamais tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras.

Je ne lui connais pas d'autre métier que celui de passeur. L'homme est un peu lent à son travail, mais il est assidu. S'il entend un attelage qui sonne sur la route, il sort de sa sieste avec hardiesse et va à son bac.

C'est un homme vaillant à qui l'ouvrage ne fait pas peur.

Certes! Les gens du futur qui le choisiront comme correspondant seront gâtés, car c'est un homme généreux et fort loquace quand c'est l'heure de la causerie. Et, il en connaît des SECRETS!

Les enfants de Prologue le savent, car il n'hésite pas à leur raconter des histoires ou bien encore à fabriquer des radeaux de pirates pour leurs joutes sur l'eau de la petite baie aux canards.

Chers amis du futur, n'hésitez pas à correspondre avec monsieur Bellerive. Vous ne le regretterez pas! Paroles d'Augustin Lebeau!

C'est Paulin Larose qui a pour tâche d'aider Trefflé à correspondre avec les gens du futur.

Lors de la première année d'installation des LIGNES, monsieur Casimir m'a raconté que Trefflé Bellerive avait coutume de prendre ses lettres comme s'il s'agissait d'un cadeau fragile. D'ordinaire, il mettait sa lettre sur son cœur et, prenant une grande respiration, il disait: «ce sont mes amis du futur!»

Puis, il quittait l'endroit en sifflotant, l'air heureux! Il attendait Paulin à la sortie de l'école et tous deux, avec la bienveillance de l'institutrice du village, entraient en classe et s'installaient à un pupitre.

Le jeune Paulin lisait alors la lettre à son ami Trefflé et, ce dernier après mûre réflexion, récitait à haute voix la réponse qu'il entendait faire parvenir à ses correspondants.

Il paraît que mademoiselle Tremblay en a profité pour lui apprendre quelques lettres de l'alphabet. Il connaît maintenant toutes ses lettres, mais il ne peut encore lire ni écrire.

— «Comme on dit par icitte» «y a ben du ch'min à fére le bonhomme»! Cependant, il progresse, c'est certain.

Paulin m'a confié que parfois monsieur Bellerive parle tellement vite qu'il a peine à le suivre.

J'allais répondre lorsque Jos Languille est venu quérir Trefflé Bellerive de toute urgence. Il paraît que madame Onésine ne va pas bien. J'ai mis mon capot et j'ai proposé aux deux hommes d'embarquer avec moi dans ma sleigh. Puis, nous sommes partis, fouettés par la neige et le vent, en direction de la maison de la vieille Onésine.

Augustin Lebeau, journaliste



Jos Languille, quêteux officiel de Prologue se raconte

Prologue, mardi 7 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Des nuages ont couvert le ciel toute la journée. Ils n'ont cependant rien laissé de leur passage. Vers les 3 heures et demie, le soleil est apparu pour disparaître presque aussitôt. Monsieur était fatigué. Il devait aller se coucher. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas trop rayonné.

Dans la chronique précédente, j'ai traité de l'émigration d'une partie de notre population vers les États-Unis d'Amérique. Je vous ai fait part d'articles de journaux et de renseignements fournis par Jos Languille, le «quêteux» du village.

Ma foi! Les connaissances de cet homme effacé m'étonnent toujours.

Jos Languille est un homme plein de mystères qui garde bien tous ses secrets et Dieu seul sait combien il peut en avoir. Cependant, lorsque le «quêteux» fait confiance à quelqu'un, il ne craint pas de se livrer et de raconter ses aventures.

M'est d'avis qu'il m'a donné sa confiance, car nous avons longuement parlé de ses voyages avant qu'il ne décide de s'établir à Prologue.

Jos Languille est un homme qui ne ferait de mal à personne. S'il est craint, c'est avant tout par des personnes superstitieuses ou bien encore par celles qui ont des péchés sur la conscience.

Certains habitants de Prologue ont peur que le «quêteux» leur jette un mauvais sort parce qu'ils pensent que les «quêteux» ne peuvent apporter que le malheur dans leur maison.

Jos Languille ne jette pas de vrais sorts. Ce sont les gens qui s'imaginent cela. Quelqu'un fait une «mauvaise action» quelque part et c'est Jos Languille qu'on accuse.

Comme dit Jos Languille:

— C'est plus facile pour eux de croire que c'est le «quêteux» plutôt que de penser que c'est la punition du Gars d'en haut!

Jos Languille n'est pas marié, c'est ben sûr! Il est seul au monde: comme il dit:

— C'est le destin de tous les «quêteux».

L'hiver, il descend tous les jours au village et il passe par le bureau de poste pour «faire un brin de jasette» à Casimir, son ami. Il termine parfois sa petite «virée» à l'auberge de Thérèse Chiasson. C'est là que nous faisons la conversation devant «un petit boire fabrication maison», car Jos Languille aime bien la boisson. Il dit:

— C'est une «eau» qui nettoie le «gorgoton»! «ça met de la poudre dans le canon!

Jos Languille est nerveux, car, dans quelques jours, il sera reçu par monsieur le curé Chandonnay et sa ménagère, Madame Pauline Lemieux.

Chaque année, le 15 décembre, monsieur le curé invite Jos Languille à venir prendre un bon repas au presbytère. Pour sûr que le «quêteux» ne rate jamais ce rendez-vous.

Pour l'occasion, Madame Pauline fait cuire une belle volaille qu'elle accompagne d'atacas qu'elle sait être le fruit sauvage préféré de Jos Languille. Elle termine le repas avec une belle tarte aux pommes. Aux dires de Jos Languille, cette tarte serait quasiment aussi bonne que celle de Thérèse Chiasson.

Ma foi! Cette année, le rendez-vous n'aura pas lieu au presbytère, mais plutôt chez la veuve Rachel Blackburn qui loge notre bon curé depuis l'incendie du presbytère.

Curieusement, Jos Languille m'a confié qu'il éprouvait toujours un malaise lorsqu'il se trouve en présence de Madame Pauline Lemieux, la servante de monsieur le curé.

Diantre! Ce n'est pas qu'elle l'accueille mal, c'est plutôt comme une méfiance ou bien encore une peur qu'elle a à son égard.

M'est d'avis que ce sentiment est suspect et il va falloir que je fasse enquête là-dessus. Je vous tiendrai au fait de mes découvertes dans une prochaine chronique.

Faites-moi confiance, le village ne serait pas le même s'il n'avait pas son «quêteux».

Les gens le connaissent bien, car chaque année, il fait le tour de la région. Il rend visite aux habitants de Prologue et de quelques autres paroisses. La plupart sont généreux avec lui. Ils lui donnent à manger et parfois on l'invite à coucher.

Il y a pourtant d'autres «quêteux» qui sillonnent le territoire, mais il semble qu'ils ne soient pas les bienvenus au village Prologue. Comme dit si bien Jos Languille:

— «Ceux-là, ils ne vivent pas à Prologue et c'est pour ça qu'ils ne sont pas les bienvenus. Les gens même s'ils ont bon cœur, ils ont de la mémoire. Il y a toujours de ces charlatans qui essaient de vendre des élixirs de porte en porte. C'est ben sûr qu'ils en vendent, mais pas deux fois à la même place! Les gens se le disent. Ce n'est pas long ici qu'on sait tout ce qui se passe. C'est ben correct de même! Moi Jos, je n'ai rien à vendre, c'est pour ça qu'on me respecte».

Ma foi! Le raisonnement n'est pas faux, mais je dois aussi avouer que la présence de Jos Languille à Prologue ne fait pas non plus l'unanimité auprès de la population. Il y a des habitants qui n'apprécient guère la présence de «gueux» sur leur territoire.

Ceux qui lui manifestent de l'animosité et qui sont méchants envers lui devraient prendre garde. Il paraît que le «bon Dieu» veille sur le «quêteux» et que la guigne s'acharne sur les «malveillants» qui s'en prennent à Jos Languille.

Des rumeurs circulent dans le village à l'effet que Jos Languille est bel et bien le mari d'une certaine Marie-Quatre-Poches. Ils seraient tous deux originaires du Témiscouata.

Vous connaissez sûrement Marie-Quatre-Poches! Sinon, il va falloir vous informer en lisant les chroniques que j'ai écrites pour vous, en l'année d'installation des Lignes de Communication avec le futur (1851-1852).

La rumeur dit qu'après avoir accouchée d'un enfant malformé, Marie-Quatre-Poches a perdu l'esprit et elle s'est enfuie de la maison. Après quelques mois passés à l'attendre, le «quêteux» aurait finalement décidé de s'exiler aux États-Unis d'Amérique où il fit la connaissance de Tancrede Cimon, dit la Bagosse.

Pourtant, au cours de la première année d'installation des LIGNES de communication, Marie-Quatre-Poches est venue à Prologue: nul ne connaît la raison de sa venue: mystère et boule de gomme.

La question reste entière: que venait-elle faire à Prologue? Y a-t-il un lien entre sa présence et les incidents de toutes sortes qui ont marqué l'année d'installation des LIGNES? Certes, nous ne l'avons pas revu depuis, du moins à Prologue.

J'ai un ami qui m'a affirmé l'avoir croisé près de l'anse à la Raquette dans la seigneurie de la Vadrouille. Il dit que, depuis ce jour, il est possédé d'un tic nerveux. C'est une sorte de tic qui fait trembler sa lèvre inférieure sans qu'il ne puisse rien faire pour l'empêcher de se produire.

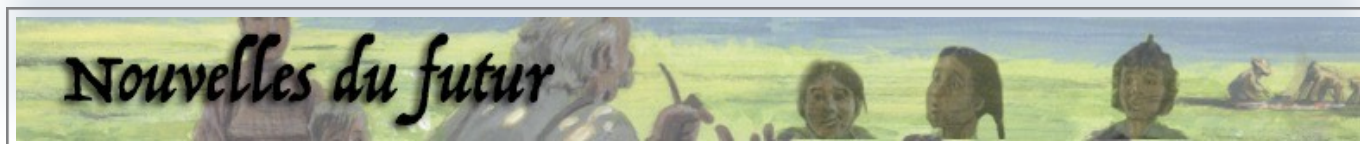
Quoi qu'il en soit, il y a anguille sous roche! Ce mystère ne demande qu'à être élucidé rapidement. Un jour ou l'autre je saurai la vérité et soyez sans crainte, vous serez les premiers informés.

Autre rumeur ! Des gens dignes de foi prétendent qu'ils ont déjà vu Jos Languille et Tancrede Cimon travaillant comme clowns dans un cirque.

Il paraît qu'ils ont donné des représentations un peu partout, dans les villes et villages le long de la frontière américaine.

Il est étonnant que Jos Languille garde le silence sur tout cela. En aucun moment, il n'a confirmé ou infirmé ces rumeurs.

Pas surprenant que tout le village soit dans l'expectative: que cachent donc ces étranges inconnus? Que cachent donc Marie-Quatre-Poches et Tancrede Cimon?



Le marchand et capitaine de goélette, Eustache Lavoie, est celui qui de nous tous a montré le plus de scepticisme relativement à l'expérience des LIGNES. À maintes reprises il a signalé à ses correspondants qu'il n'était pas dupe et qu'il se doutait bien qu'il y avait une personne à Prologue qui s'amusait à jouer avec la naïveté des habitants. Il pense même connaître le responsable de cette vilaine blague.

L'autre jour, il accusait Léon Simard d'être l'auteur de cette mystification et, du même souffle, il se disait inquiet des dangers qui guettent ses correspondants. Vous comprendrez que je trouve cela très contradictoire. Il prétend être victime d'une fumisterie alors qu'il accorde une réelle importance à sa correspondance avec les gens du futur.

Je lui en ai fait la remarque en ajoutant que Léon Simard n'était certes pas assez intelligent et malin pour imaginer une telle histoire. En guise de réponse, j'ai eu droit à un haussement d'épaules, à un clignement d'yeux et à un grand soupir.

— À maintes reprises, dis-je, je vous ai observé alors que vous étiez penché sur votre comptoir, avec une plume d'oie ou bien encore un crayon à mine à la main, vous appliquant à répondre à l'une de vos lettres, la langue bien accrochée au coin des lèvres tel un enfant qui exécute une tâche sérieuse.

— Pas de commentaires, m'a-t-il signifié, sans sourciller.

M'est d'avis qu'il ne sait comment dire qu'il est dépassé par les événements et qu'il ne comprend pas ce qui se passe. Au lieu de cela, il fanfaronne et crie à la plaisanterie.

Sa charmante épouse, Madame Anabelle, est venue me voir, pas plus tard que ce matin. Elle est inquiète pour son époux. Il paraît qu'il dort mal, car il se fait du souci pour les gens du futur.

Elle m'a dit:

— Vous savez, Monsieur Lebeau, que mon homme est un peu orgueilleux. Il va sans dire qu'il porte bien son surnom de «Lecoq», mais c'est aussi un être d'une grande générosité.

— Voulez-vous, me dire, chère dame ce qui «chicotte» tant notre grand homme? dis-je, un peu intrigué.

Elle finit par m'avouer:

— Hé bien ! notre grand homme se demande comment les jeunes du futur peuvent bien s'éclairer.

— Un certain Jérôme lui a dit «qu'il se couchait plus tard que la veilleuse et même plus tard que l'ampoule électrique.»

— Ce jeune homme aurait également dit «que chez lui, il y avait, certains soirs, de l'électricité dans l'air.»

— Eustache craint que, les soirs de veilleuse et d'électricité, le jeune Jérôme ne s'abîme les yeux à défier ainsi la nuit ou pire encore, il craint qu'il ne soit aspiré par la «télévision» ou bien par son jeu «Nintendo».

— Vous devriez dire à votre époux de cesser de s'en faire avec tout cela, dis-je, quelque peu exaspéré! Il est peu probable que ses correspondants courent un danger réel! Par contre, il est certain que notre homme n'a pas bien compris ce que le jeune Jérôme voulait dire.

— Il a certes usé d'une expression qui nous est inconnue, mais elle doit certainement parler d'une réalité simple à comprendre.

— Je crois plutôt que son correspondant parlait des soirs de pleine lune (veilleuse) ou des soirs de grands orages (électricité dans l'air); qu'en pensez-vous, chère dame?

Elle a semblé satisfaite de cette réponse et s'en est allée d'un pas léger.

Ma foi! Après de telles discussions, je me sens pareil à un funambule qui marche sur une corde raide ou bien encore à un magicien qui fait disparaître les objets et les personnes.

Augustin Lebeau, journaliste



Marie-Louis Beaulieu et la fenaison

Prologue, jeudi 9 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Les assauts répétés du froid et du vent ont porté fruit. Depuis la nuit dernière, tout le territoire est envahi par la neige. C'est une armée de flocons durcis qui flattent, fouettent et lacèrent les visages. Lorsqu'ils sont sans victimes pour assouvir leur soif de chair, ils tombent sur le sol et s'entassent sans mot dire.

L'hiver s'installe à Prologue et pourtant certains habitants parlent encore de la dernière récolte.

Par exemple, ce matin, lors de ma promenade quotidienne, j'ai rendu visite à Madame Marie-Louise Beaulieu. Je voulais lui parler de la tuque et des foulards qu'elle a tricotés pour Jos Languille.

Notre conversation a vite bifurqué sur un autre sujet, car cette chère dame déteste parler des petites charités dont elle fait preuve envers les pauvres de la paroisse.

Imaginez! Nous avons parlé de fanage ou fenaison.

Certes! Ces mots sont nouveaux pour vous. Je vous conseille fortement d'aller lire, dans la BIBLIOTHÈQUE DE PROLOGUE (1851-1852) les chroniques numéro 92 (Le

temps des foin) et 93 (La faucheuse mécanique). La lecture de ces textes vous permettra de bien comprendre de quoi il s'agit.

Je disais donc que je suis allé chez Madame Beaulieu!

J'avoue que j'ai eu droit à un spectacle édifiant. Cette dame qui n'est pas reconnue pour avoir la langue dans sa poche m'a tenu un long discours tout en fendant du bois comme pas un habitant de Prologue ne sait le faire.

Elle aurait fendu ses bûches avec ses mains que je n'aurais pas été surpris tellement la hache qui s'abattait avec fracas sur icelles les faisait voler en éclats. J'ai donc eu droit à une petite leçon d'éloquence et de robustesse de celle qui a la réputation d'être la femme forte du village.

Pour moi, Marie-Louise Beaulieu c'est un peu comme la force du bon vent qui souffle sans jamais faiblir. Sa présence nous laisse comme une impression vivifiante, une impression de pureté, de prime jeunesse.

Comme dit si bien son époux, Alcide Tremblay: «ma Marie-Lou, c'est l'odeur d'un bouquet de violettes, c'est l'odeur du foin frais coupé».

Je disais donc que, malgré les efforts déployés depuis plus d'une heure, elle restait fraîche comme une rose alors même que je m'étais épuisé à transporter les bûches dans le hangar à bois.

Puis, spontanément elle s'est arrêtée net de bûcher. Les deux mains sur les hanches, elle m'a dit:

— Parlez donc d'agriculture dans vos «conniques» quotidiennes.

— Crénom de nom! Pas «conniques» Madame Beaulieu: il faut dire «chroniques».

Elle haussa les épaules, leva les yeux au ciel et laissa échapper un grand soupir.

Il faut que je vous dise que Madame Beaulieu n'est pas originaire de Prologue. Elle vient du Haut-Canada et lorsqu'elle est arrivée à Prologue, elle baragouinait à peine quelques mots en français.

Aujourd'hui elle s'exprime très bien dans notre langue, mais elle déforme continuellement les mots.

Je ne sais cependant si cela est dû à la difficulté de parler le français ou bien encore à un petit problème de surdité que la bonne dame tente de dissimuler à tous.

Après quelques secondes de réflexion, elle finit par dire, non sans faire quelques pitreries fort divertissantes:

— Cou donc ! m'sieur l'écrivailleux, pourquoi faites-vous la sourde oreille quand je vous parle? C'est ben ce que je disais: vos «conniques» quotidiennes! Ne faut pas me traiter de haut, Monsieur, finit-elle par dire en me regardant droit dans les yeux....sans rire !

— Me retenant d'éclater de rire, je répliquai : sache chère dame que je ne suis pas un homme hautain et pour vous prouver ma bonne foi je vais, illico, partir et aller écrire une chronique rapportant, de la manière la plus précise qui puisse être, notre conversation sur la fenaison.

De retour à la maison, je me suis attablé pour vous écrire, dans le plus grand détail, la conversation que j'ai eue avec Madame Beaulieu.

Ainsi, quand sous la main de Marie-Louise et, de ses employés, l'herbe gît sur le sol, séparée de ses racines, la fauchaison est terminée et la fenaison ou fanage commence. Cette opération a pour but de dessécher en grand, et au premier degré, les herbes destinées à former la conserve alimentaire pour les animaux.

Il est connu que Madame Beaulieu a l'un des plus beaux cheptels de toute la seigneurie Prologue et cela est dû en grande partie à l'excellente qualité de la nourriture qu'elle donne à ses animaux.

La fenaison se pratique généralement ainsi: quand la faux ou les machines ont couché les herbes en lignes à peu près parallèles et ressemblant d'un peu loin à l'eau agitée d'un lac, on donne à chacune de ces lignes le nom d'ondins ou andins.

Quand un certain nombre d'ondins sont formés ou quand la prairie tout entière est fauchée, les faneurs réunissent plusieurs andins pour en former des meulons ou tas placés de distance en distance.

Le jour même, suivant l'intensité de la chaleur, on retourne ces ondins ou ces meulons à plusieurs reprises avec des fourches en bois ou avec des machines faites pour cela et nommées faneuses.

Vous imaginez bien qu'à Prologue seuls les plus riches possèdent de telles machines et même Marie-Louise qui n'est pourtant pas à plaindre ne peut se vanter de posséder de tels engins.

Cependant, il paraît que son époux, Alcide, y travaille, car il s'est procuré quelques numéros d'un Journal d'agriculture américain où l'on montre ces machines. Il compte bien mettre à profit ses talents d'inventeur pour réaliser quelque chose de semblable pour la ferme.

Revenons à nos moutons! Cette opération se répète plusieurs fois à divers intervalles, suivant les climats, la température de la saison, etc.

En général le fanage ne peut avoir de bons résultats qu'autant qu'il est rapide et ininterrompu: si l'herbe coupée, même par le plus beau temps, éprouve la chaleur du jour et la fraîcheur humide de la nuit, elle perd en partie son parfum et sa couleur.

L'évaporation, qui est le résultat du fanage, enlève aux foins une quantité d'eau de végétation qu'on peut évaluer à 40% environ. Or, leurs dessiccations complètes réduisent 100 livres d'herbes à 25 livres de bon foin. Ce sont donc encore 35% d'eau nuisible, que les foins possèdent en trop quand ils sont rentrés au fenil.

Cette opération dure deux mois environ pendant lesquels on dit que le foin «ressue»; il est alors chaud, exhale une odeur forte et peu agréable. C'est le foin nouveau qui est indigeste et irritant et sur lequel plus d'un imprudent qui allait chercher le sommeil en se couchant dans le fenil a trouvé la mort par asphyxie.

Diantre! Il ne faut pas rire avec cela. Ici à Prologue tous ont encore le souvenir de la mort d'un jeune habitant de la seigneurie de la Chamaille.

Il paraît qu'il s'était ainsi couché sur un tas de foin nouveau et qu'il y aurait dormi plusieurs heures. Il est mort quelques jours plus tard à la suite de fortes fièvres.

D'autres parlent aussi de plusieurs incendies causés par le foin nouveau, car ce foin peut, lorsqu'il est mal emmagasiné, s'enflammer spontanément et donner naissance à des incendies désastreux.

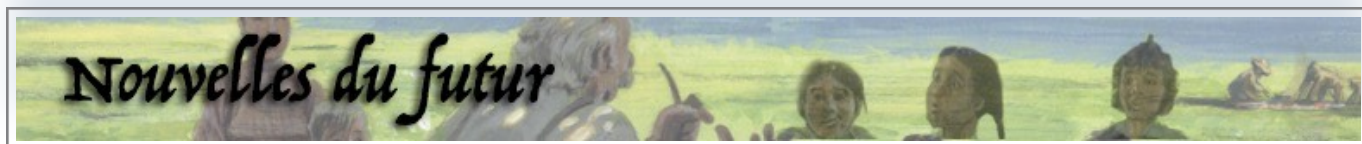
C'est pourquoi il convient de bien l'engranger et de bien l'emmagasiner.

Mais cela est une autre chose dont je vous parlerai dans une prochaine chronique.

Chloé Lavoie est venue me voir, une lettre à la main. L'une de ses correspondantes affirme que les herboristes sont très à la mode dans le futur.

Il paraît même qu'il y a de nombreuses épiceries spécialisées dans la vente de produits naturels comme les remèdes et les concoctions de sa grand-mère Bernier.

Vous dire comme la jeune fille était excitée. J'ai dû attendre quelques bonnes minutes avant qu'elle n'ajoute:



— J’ai montré ma lettre à Mademoiselle Harris parce que je me suis souvenue qu’elle m’avait déjà parlé d’un certain Monsieur Sylvester Graham. Et bien, savez-vous que les gens du futur font des biscuits qui portent son nom ?

Le nom de Graham, pas le nom de m^{lle} Élisabeth, a-t-elle ajoutée en ricanant !

— Je m’en doutais, dis-je, quelque peu excédé ! Mon air renfrogné ne freina pas l’enthousiasme de la petite.

Elle poursuivit :

Alors j’imagine bien que si les habitants du futur font des biscuits en l’honneur de ce Monsieur, c’est qu’ils connaissent et appliquent ses idées.

— Mademoiselle Harris m’a dit qu’il s’agissait d’un nutritionniste américain. Il paraît qu’il promet une longévité de 200 ans à ceux qui adopteront sa farine non blanchie.

— C’était un « partisan des douches froides, du grand air, des matelas durs et du pain maison consommé au moins douze heures après la cuisson. Il est ennemi de la viande, du beurre, du thé et du café ».

— Il paraît qu’il a exercé une très grande influence aux États-Unis d’Amérique cette première moitié du XIX^e siècle, tant et si bien, qu’un groupe de boulangers et de bouchers bostoniens s’en sont pris à lui.

— Ben ! dit-elle, des étoiles dans les yeux, vous ne trouvez pas que ça ressemble à la vie de bien des habitants de Prologue ! Croyez-vous, M^{sr} Lebeau, que les gens du futur ont adopté le style de vie préconisé par ce Monsieur ? M’est d’avis, qu’il y a dans le futur, des gens pareils à ces boulangers et à ces bouchers bostoniens.

Je crois bien qu’elle n’a pas compris mon allusion. Elle s’en est allée avec sa lettre et sa bonne humeur.

Augustin Lebeau, journaliste



Les habitants de Prologue face à la maladie

Prologue, dimanche 12 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La neige et le vent ont réalisé un chef d'oeuvre. Le sol de Prologue s'est transformé en une sculpture aux vagues infinies, aux contours distraits, aux formes éparses. Ce matin, aucune souillure d'homme n'avait défiguré la surface durcie avec tant de peine. Quand les premiers pas des marcheurs insouciantes ont brisé ces formes sensibles et douces, personne n'a pris attention aux cris de détresse des artistes dont on profanait l'oeuvre. Le soleil a admiré toute la journée ce merveilleux travail.

Heureusement, le soleil réchauffe l'habitant qui s'aventure dehors. Partout, dans les maisons, le poêle chauffe et les femmes préparent fébrilement la nourriture pour la période des fêtes. Elles cuisinent comme si une tempête pareille à celle de l'année passée allait les empêcher de sortir pendant des jours et des jours.

Ouais! Quel hiver, mes amis, quel hiver!

Plusieurs habitants de Prologue ont sorti les carrioles et les traîneaux.

La richesse des uns et la pauvreté des autres s'expriment également dans les voitures qui les conduisent au service dominical. Grelots, couvertures, manteaux de fourrure, tuques et mitaines entrent dans l'Église.

À l'arrière de l'église, un bon poêle réchauffe les mains et tente de bloquer l'entrée au froid qui se prend pour un paroissien.

À la sortie de la messe, il a bien fallu s'emmitoufler dans les couvertures pour retourner à la maison et cela malgré la présence du soleil. Cette température exceptionnelle, pour

ce temps de l'année, est l'objet de toutes les conversations.

Plusieurs habitants montrent leur inquiétude: quand de grands froids s'emparent de pauvres gens, il arrive souvent que la mort soit au rendez-vous.

De retour à la maison, j'ai eu une conversation intéressante avec ma mère concernant les habitudes des gens de Prologue face à la maladie.

Comme il n'y a pas toujours eu de médecin à Prologue et que la vieille Bernier n'est pas toujours accessible, les habitants de Prologue se fabriquent eux-mêmes des remèdes.

Les uns se font des emplâtres avec de la moutarde cueillie dans les champs alors que d'autres font plutôt leurs emplâtres avec de la gomme de sapin en prenant soin d'y ajouter quelques pincées de poivre. D'autres boivent du sang-de-dragon.

Héhé! N'ayez crainte, il n'y a pas de dragons à Prologue.

Revenons à nos propos sur la médecine des paysans de Prologue. Quelques-uns, pour soigner les coliques et les gros maux de ventre, boivent de la poudre à fusil bouillante.

Telle ne fut pas ma surprise d'apprendre que ma mère nous avait soignés, lors des grandes épidémies de choléra, avec du framboisier ébouillanté. Elle affirme que ce remède «a arrêté net» la maladie.

La plupart des habitants de Prologue soignent les «estropiures» de hache avec de la gomme de sapin. L'opération est la suivante: on met la gomme de sapin sur le taillant de la hache, on la fait flamber trois fois, en soufflant à chaque fois.

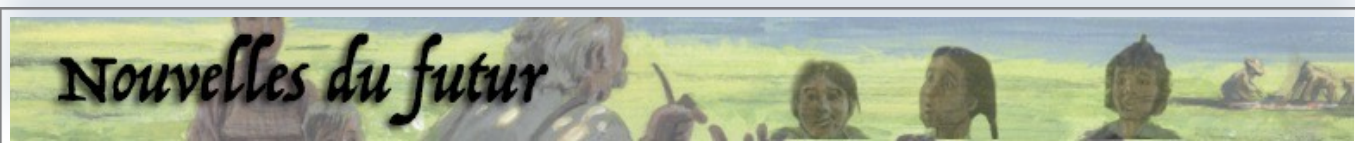
Certains sont convaincus que c'est un remède miraculeux et que grâce à cela les blessures guérissent vite. D'autres préfèrent laver la coupure avec du framboisier bouilli. Il paraît que la guérison est ainsi rapidement assurée.

Tous vous diront que la recette appropriée pour les vers est une potion d'écorce de tremble ébouillantée. Et, paraît-il, il faut la boire en se pinçant le nez. Certains, plus heureux, mettent de la gomme d'épinette rouge dans le brandy. Il paraît que la gomme d'épinette fond dans le brandy et que cela lui donne un goût succulent: paroles de Mademoiselle Elisabeth Harris!

Et oui! Il n'y a pas que les habitants qui usent de ces sortes de remèdes!

D'autres comme, Jérôme Lagibotière conseillent de boire du rognon de castor ébouillanté ou bien encore des petites merises ébouillantées: c'est plus naturel, semble-t-il! Quoi qu'il en soit, il paraît que du bois ébouillanté c'est généralement un bon remède pour les intestins malades.

M'est d'avis que tous ces remèdes sont pour quelque chose dans la bonne santé générale des habitants de Prologue, n'en déplaise à certains!.



Ici, à Prologue, il se passe des choses curieuses.

J'entends quotidiennement des habitants de Prologue communiquant avec des gens du futur dire, à leurs voisins ou à d'autres, toutes sortes d'expressions originaires du futur.

J'ai parfois l'impression que les uns et les autres cherchent à s'épouvanter ou à s'impressionner. C'est comme si, sans se le dire, ils faisaient un concours d'originalité.

Par exemple, Marie-Louise Beaulieu a injurié le pauvre Marc Borduas qui venait de jouer un vilain tour à son cher époux en lui disant :

— Tu n'es qu'un bougre de «dinateur disjoncté», un bougre de «Nintendo cabossé», un niais «télévisé», «un Bob l'éponge asséché» !

Sans parler de la jeune Jane Édith Caldwell qui traite tous les clients capricieux de «vieilles pizzas all dress»!

Henry Firmin McLean et Clothilde Marchand se disent «Hot» et «Super» alors que de leur avis tous les autres habitants de Prologue seraient «full coco»!

Chloé Lavoie parle à sa grenouille ainsi:

— «Tsé j’veux dire, genre»!

M’est d’avis, à voir la «binette» de la pauvre grenouille, qu’elle ne comprend pas du tout ce que veut lui dire sa maîtresse.

Encore faut-il qu’une grenouille ait de l’entendement : ce dont je ne suis pas convaincu !

Il y a Madame Pauline Lemieux qui dit que monsieur le curé est «super cool».

Lorsque je lui ai demandé ce que cela signifiait, elle m’a candidement avoué son ignorance. Il paraît qu’elle le saura bientôt.

Allons-nous adopter un langage qui n’est pas le nôtre et pour lequel nous n’avons d’autres références que celles du futur? Quel embrouillamini! C’est à y perdre son latin.

Pis encore, si toutes ces expressions sont ajoutées ou mélangées à celles qui font déjà partie de notre «parler populaire», plus personne ne saura de quoi l’autre discute.

Augustin Lebeau, journaliste



Enfants cruels — Pays de froid et de neige

Prologue, mardi 14 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

La poésie sculpturale des vallons de neige et les chansons du vent commencent à s'étirer ou du moins à nous étirer la patience. Toujours ce froid et ce vent qui n'en finissent pas de s'acoquiner pour nous rendre la vie misérable. Le soleil a beau faire, il n'y peut rien.

Ce pays, dans lequel je vis, est un pays de froid et de neige. Quiconque dirait le contraire est un fieffé menteur.

Il y a d'abord les maisons que l'on doit construire pour résister à l'hiver. Certes, le bois est le matériau le plus commun, mais c'est aussi celui qui isole le mieux nos maisons.

Pis, il y a le poêle à bois! On aura beau dire, on aura beau faire, le poêle à bois qu'on chauffe à blanc est souvent le seul rempart contre la froidure dans la maison.

Ce matin, malgré le froid, je me suis rendu au moulin banal voir mon ami Magloire.

Vous le connaissez sans doute, c'est le meunier de la seigneurie Prologue. J'aurais à raconter anecdote après anecdote et bien des excentricités au sujet de mon ami, le meunier. Mais, j'aurais aussi bien des malheurs à vous confier.

Pardonnez-moi de dire chose pareille, mais les enfants sont cruels et sans pitié, ne trouvez-vous pas ?

Avouez-le, lorsqu'ils voient quelqu'un d'un peu différent des autres, quelqu'un qui a un défaut physique ou un aspect inhabituel, des yeux bizarres, des cheveux en bataille, une taille plus ou moins grande que la norme, les voilà qui se lancent à sa poursuite, se moquent de lui sans la moindre pitié, lui donnent toutes sortes de sobriquets, le suivent partout et font de sa vie un véritable cauchemar.

J'ai le regret de dire qu'il n'en allait pas différemment du temps de la mère de Magloire en dépit de notre tendance à idéaliser le passé. Chaque fois que la pauvre femme sortait de sa petite chaumière, elle était suivie par toute une troupe d'enfants bruyants et grossiers qui criaient «Cuisses de grenouille»! «Cuisses de grenouille»! Ils allaient jusqu'à imiter le

bruit du coassement «Choa ! Choa !» Tout cela parce qu'elle avait une infirmité à une jambe et qu'elle sautillait plus qu'elle ne marchait.

Bien que cela la blessât au plus haut point, elle ne manquait cependant pas de prier pour ces enfants à l'église. Elle avait, en vérité, grande affection pour les très jeunes enfants et, quand l'occasion se présentait, elle leur parlait avec gentillesse.

Seuls les plus âgés de ces enfants étaient un problème, et plus particulièrement les garçons. Le pire de tous était un gamin du nom de Simon Lefort. C'était lui le meneur pour ainsi dire, le plus insolent et le plus méchant à son égard.

Magloire souffrait beaucoup de ces affronts faits à sa mère. Un beau jour, nous avons convenu de donner une leçon à Simon. Je ne dirai pas ce que nous avons fait, car ce n'est pas un exemple à suivre, mais je puis vous dire qu'à partir de ce jour-là, la mère de Magloire ne fut plus jamais inquiétée par ce polisson.

Je tergiverse et le temps fuit!

Je disais que je m'étais rendu au moulin de mon ami Magloire. J'y suis arrivé vers les 7 heures. C'est que comme tout le monde ici, à Prologue, je me lève avec le soleil. Il y avait des gens qui avaient passé la nuit dans la salle des habitants. Il y avait, le père Leroux et ses deux gars, le père Tremblay et son jeune ainsi que les deux frères Leblanc. Tous de la seigneurie d'en face.

— Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler mon Augustin, a crié Magloire, faut que le moulin marche tant qu'il y aura de l'eau et du blé à moudre.

Finalement, j'ai piqué une jasette aux habitants qui étaient à attendre leur mouture.

— «On vient faire moudre «icitte» parce que Magloire c'est le meilleur. Et pis, ils ne sont pas nombreux à moudre quand y fait «frette» de même, me dit le père Leroux. Prends-en ma parole, «l'écrivailleux», y moud la plus belle fleur à des lieues à la ronde ton Magloire. Et pis on s'est ben amusé. Les frères Leblanc ont partagé leur p'tit blanc pas piqué des vers... On a dansé un peu pour se dégourdir les jambes pis on a chanté des chansons pour passer le temps : le poêle chauffait, le moulin marchait», balbutia ou plutôt «mâchouilla» Joseph Alcide, l'aîné des Leroux qui avait certainement un peu abusé non pas de la chaleur du poêle mais plutôt de celle du p'tit blanc.

J'ai laissé tous ces gens à leur plaisir et j'ai continué ma promenade quotidienne du côté de la rivière La Serpentine...

Ah! Cet hiver qui modèle le pays. Ce froid a quand même quelques avantages. Le principal concerne les chemins. Enfin, il faut s'entendre. Encore là, il y a du bon et du moins bon.

Par exemple, quand la Serpentine est complètement gelée, ce qui ne devrait tarder, il est facile de la traverser pour rendre visite aux amis et à la famille de la seigneurie de la Vadrouille.

On balise alors, à l'aide d'épinettes ébranchées, un chemin qui mène le voyageur jusqu'à Saint-Hyacinthe. Cette grande surface glacée recouverte de neige et sans obstacle à la vue du promeneur a des charmes poétiques, certes, mais elle se révèle surtout très pratique dans les déplacements.

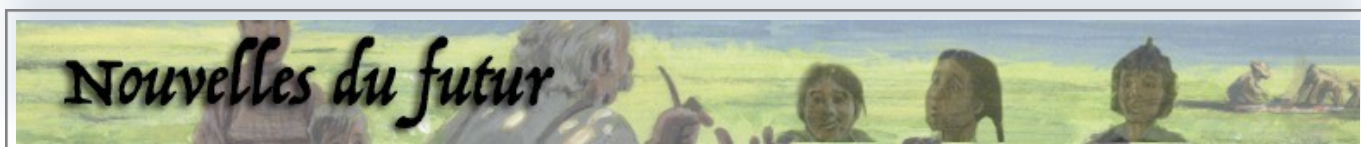
On y est souvent à l'abri du vent, car de grands arbres et la berge escarpée à plusieurs endroits l'empêchent de frapper les visages. Mais, il arrive aussi que le vent remonte la rivière comme dans un couloir. À ces moments-là, il vaut mieux ne pas le prendre de face.

Il y a également les jeux. Quand le temps le permet, on organise des courses de chevaux sur la rivière. On y chausse aussi les patins sur l'espace qu'entretient le passeur Trefflé Bellerive dans la baie des Bleuets tout près du quai du marchand Lavoie.

Il y aussi cette partie de hockey qui en sera à sa deuxième édition. L'an passé, lorsqu'on a installé les lignes, les jeunes du futur nous ont expliqué comment jouer. C'est maintenant devenu une tradition. Cette fois-ci, il est certain qu'on pourra raffiner le jeu, car on obtiendra d'autres explications dans la correspondance avec le futur.

Mon frère Pierre m'a raconté qu'à Québec, il avait vu des espèces de voiliers sur patins sillonner la surface glacée du fleuve. Ce sont de simples traîneaux avec un mât et une voile. Le vent gonfle la voile et propulse le traîneau et son équipage à des vitesses inimaginables.

Et, que dire des combats de balles de neige...!



Hier, j'ai croisé la domestique du forgeron, Clothilde Marchand.

Son visage était rayonnant. Elle se dirigeait d'un pas rapide vers la ferme des McLean localisée près de la baie aux Canards et du ruisseau Saperlotte.

Je me suis permis de l'interpeller.

— Qu'est-ce donc qui vous fait tant sourire, Mademoiselle Clothilde?

Elle s'arrêta net et me toisa sans vergogne au point de me rendre mal à l'aise et elle finit par dire:

— C'est la lettre de l'un de mes correspondants, un certain Philippe. Il dit que, dans le futur, ils ont des voitures très différentes des nôtres.

Sans que je comprenne pourquoi, elle s'est mise à rire à gorge déployée.

— Que trouvez-vous donc de si amusant dans cette assertion, m'zelle Clothilde.

— C'est parce que le jeune Philippe me dit qu'ils «ont des quatre roues»! — D'après vous, M'sieur Lebeau, elles ont combien de roues les carrioles et les charrettes des habitants de Prologue!

— Hein! Elles ont combien de roues nos voitures!

Je fus bien obligé d'admettre qu'il n'y avait là rien de nouveau.

— Je vais de ce pas, dit-elle, faire lire ma lettre à Henry-Firmin. Peut-être y verra-t-il un sens caché que je n'ai pas compris.

— Je suis certaine que les habitants du futur n'ont pas inventé la roue, dit-elle avec bonne humeur!

Elle est repartie d'un pas alerte en chantant, d'une assez jolie voix, une adaptation d'une fable de Jean de La Fontaine: «Le corbeau et le renard».

Je l'ai suivi, curieux d'entendre la version chantée qu'elle faisait de cette petite fable connue de tous les enfants de Prologue. Voici donc ce chant:

Un jour maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait dedans son bec un fromage glacé;
Lorsque maître Renard, attiré par l'odeur,
L'accoste poliment par ce propos flatteur.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Bonjour, maître Corbeau, comment nous portons nous?
Merci, maître Renard, je ne vais pas mal; et vous?
Tous mes enfants sont bien hors mon p'tit nouveau-né,
Qui, par ces derniers froids, s'est très fort enrhumé

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Peste! maître Corbeau, vous êtes joliment mis:
Vous vous faites pour sûr habiller à Paris!
Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur
Et lui donne aussitôt l'adresse de son tailleur,

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Certes, si vot' ramage répond à vot' pal'tot,
Vous enfoncez Dupré, Laplanche et Marillot;

Chantez-moi donc quelq'chose, une ariette, un rien:
Car chez vous d'père en fils, chacun naît musicien.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
Entonne sans façon le grand air du Barbier;
Mais comme il faut ouvrir la bouche pour chanter
Il laisse tomber par terre son fromage glacé.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Alors maître Renard qui comptait là-dessus,
Saute sur le fromage, et rit comme un bossu.
Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser:
Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chanter,

Pas même Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Alors, maître Corbeau resta tout confondu:
Juste ciel! Quel malheur! le duel est défendu.
Je suis volé, dupé: maudit soit le destin!
Le doyen des corbeaux passer pour un serin!

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la

Or donc de ces couplets, la morale voici:
Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci:
C'est qu'il est maladroit a dit un vieux gourmand,
Quand on aime le fromage, de chanter en mangeant.

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la !

Ébindidon! Elle était de bien bonne humeur, m'zelle Clothilde!

Augustin Lebeau, journaliste



Musique et soirée dansante à l'auberge

Prologue, jeudi 16 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le temps s'est adouci. Il fait bon circuler dehors depuis deux jours. Le vent nous a quittés sans laisser d'adresse. Personne ne s'en plaint. Le soleil brille et nous réchauffe le corps et le cœur: il faut croire qu'il a accepté notre invitation.

Samedi prochain, il y aura une danse à l'auberge l'Harfang des Neiges.

De temps en temps, Madame Chiasson engage un violoneux et les clients de l'auberge, auxquels se mêlent quelques résidents de la seigneurie, se lancent dans des quadrilles, des cotillons, des rigodons endiablés.

La jeunesse du village s'y retrouve, et cela même si monsieur le curé déconseille fortement ces épanchements.

Il faut dire que, dans ces soirées, les jeunes s'en donnent à cœur joie. Lors de la dernière fête, on a vu la jeune

Caldwell et son amoureux, Luc Papineau, se regarder dans le blanc des yeux toute la soirée.

Nom d'une pipe! Il paraît qu'il y a un mariage dans l'air. Soyez assurés que j'irai aux nouvelles et que vous serez invités à la noce!

À chacune de ces soirées, Monsieur MacPherson y va d'un petit air de cornemuse ce qui a pour conséquence de vider la salle en quelques instants.

Heureusement, tous reviennent une fois la cornemuse silencieuse. Les danseurs préfèrent, dans ces moments-là, sortir quelques minutes pour prendre un peu d'air frais. Cela n'empêche pas notre ingénieur de nous faire entendre une musique qu'il est le seul à apprécier.

J'ai déjà conversé de la musique écossaise avec un ami (Antoine Lafond) qui est allé faire un séjour en Écosse. Lors de ce voyage, il en a profité pour aller entendre une lutte musicale des joueurs de cornemuse au théâtre d'Édimbourg situé en face du Register-Office.

On l'avait invité à ce concert. Il écouta ces airs avec une résignation exemplaire. Lorsque son hôte lui demanda s'il n'était pas ravi, il répondit :

— Beaucoup, mais j'aurais aimé un peu plus de variétés, car ces airs mélancoliques m'agacent.

Étonné, son hôte lui expliqua :

— Ces airs mélancoliques ! ce sont des airs de mariage !

Il fut mortifié et son hôte aussi.

Cependant, il persista dans son apprentissage et un jour il assista à une lutte de «pipers». Je vous raconte son histoire.

La salle était pleine de spectateurs qui semblaient jouir d'avance d'une fête toute nationale.

Les joueurs de cornemuse viennent pour cette solennité de diverses parties des montagnes, portant tous l'antique costume de leur clan ; chacun s'avance à son tour sur le théâtre, avec une fierté qui rappelle que le joueur de «piper» était autrefois un des principaux officiers héréditaires de la queue (tail) ou suite de chef.

Le premier exécuta, en marchant, un de ces airs qui font partie en quelque sorte de la tradition historique de certains exploits de chaque clan ou des sites qu'il habite. Un second lui succéda, et joua avec le même feu ; puis un troisième et un quatrième, etc. Il y en eut plusieurs qui accompagnaient les efforts de leurs poumons d'un mouvement presque convulsif de leur corps.

Antoine m'a confié avoir alors distingué que les airs n'étaient pas les mêmes ; mais il y avait, à son avis, si peu de variété dans les sons de l'instrument, l'étendue du clavier était si petite, qu'il comprit très bien que des voyageurs aient cru qu'un seul et même air était exécuté par tous les compétiteurs.

Il m'a affirmé que les émotions exprimées par le visage et les applaudissements des juges, lui servirent autant que son oreille pour faire la différence des «pibroc», espèce de variations ou de marches guerrières, avec les «coronac», ou airs de tristesse, et les «reel», ou air de danse.

Il m'avoua cependant qu'une pareille musique devait avoir, même pour l'étranger, un autre caractère dans les grottes sombres des montagnes, et sur une côte où mugit une mer houleuse.

La cornemuse gaélique comme celle que possède Monsieur James MacPherson diffère de la musette des provinces françaises par la forme plus que par le son. Elle n'a qu'un seul chalumeau, et trois bourdons ; le chalumeau est percé de huit trous, sept antérieurs et un derrière. La gamme ne se compose que de cinq notes.

Une cornemuse, une claymore et un costume complet ont été le prix du vainqueur de la compétition.

Antoine m'a également confié que ce concert annuel avait lieu sous les auspices de la société «highlandaise» (highland-society), qui donne aussi des bals charmants aux demoiselles d'Édimbourg: comme ces demoiselles aiment autant la danse que la musique et la littérature, la société «highlandaise» est très populaire à Édimbourg.

Lors de ce voyage, Antoine s'est aussi intéressé à la musique de la basse Écosse. Il prétend qu'elle s'éloigne tous les jours davantage de celle des Highlands; mais elle conserverait, dans toutes ses modifications, un certain vague qui prête plus à l'expression plaintive du regret qu'aux cadences sautillantes de la joie.

En général, dans la musique des trois royaumes, il n'est d'airs vraiment gais que ceux qu'on applique à des paroles folles, à des refrains qui n'ont ni rimes ni raison: ce sont les «flon flon», les «ta la la», les «landerirette» des Français et de nos propres chansons.

Aussi les peines de l'amour, ou la mélancolie sublime qu'inspire le deuil de la nature dans un climat sombre, et le deuil de la patrie pleurant son indépendance, ses anciens rois et ses héros, sont exprimées dans des ballades fort populaires.

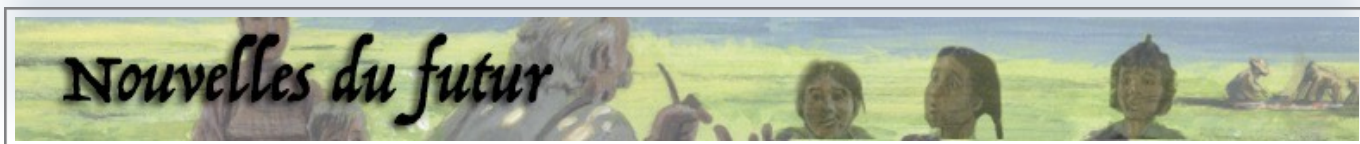
Je sais que Madame Pétronille Papineau possède un cahier de chansons irlandaises et écossaises. Je vais lui demander la permission de consulter cet ouvrage pour vous faire part des titres et musiques qu'il contient.

Revenons à la dernière fête donnée à l'auberge où l'on a vu, comme je vous disais, la jeune Caldwell et son amoureux, Luc Papineau, se regarder dans le blanc des yeux toute la soirée.

Il faut ajouter à ce petit scandale le fait suivant: Clothilde Marchand et Henry Firmin McLean ont dansé et dansé comme ce n'est pas permis. Le jeune McLean est reparti chez lui rouge comme une pomme mûre tellement l'exercice lui est monté à la tête.

Il y avait aussi la belle Vitaline Lavoie que le jeune Étienne Simard, neveu du vieux pingre et ennemi juré du marchand général, n'a pas quittée des yeux de la soirée.

Bon, voilà que j'en suis à marier tout ce beau monde. Je vois peut-être des choses. J'imagine un peu trop... Enfin, l'avenir le dira.



Ce matin, la jeune domestique de Madame Chiasson est venue me voir. Voici la teneur de ses propos:

— Avant que Madame Chiasson ne vienne une autre fois vous rapporter mes essais et mes déboires au sujet de la télévision, je suis venue en faire part moi-même! En fait, je commence à perdre la tête avec cette histoire!

— Marie-Pier, une de mes correspondantes, m'a dit que la télévision était branchée de fils. Je n'ai pas vraiment compris comment il pouvait pousser des branches à une boîte.

La suite de ses propos m'a laissée encore plus perplexe. En effet, il paraît que ces branches sont munies, elles aussi, de fils.

— Sapristi !, dit-elle, quelles sortes d'arbres ont-ils dans le futur pour que, l'été venu, ils ne soient plus couverts de feuilles? A-t-on déjà vu un pareil arbre ! Imaginez un peu, des fils à coudre au lieu de feuilles! Vous comprendrez mon étonnement, Monsieur Lebeau.

— De plus, m'zelle Marie-Pier prétend que, dans le futur, il y a des gens qui décident de la météo (c'est le temps qu'il fait dehors). Si j'ai bien compris les explications de ma correspondante, il semble qu'il n'y ait qu'une seule personne qui décide si le temps sera gris ou ensoleillé.

— Ben quoi, ce n'est pas possible ! Qui est donc cette personne ? Le bon Dieu !

Puis, Jane-Édith Caldwell fit silence. Je voyais bien qu'elle réfléchissait à la question. Elle finit par ajouter:

— Dites, Monsieur Lebeau, ce serait bien d'instaurer une alternance à Prologue pour que chacun puisse décider à tour de rôle de la température du jour! («ça ferait changement du temps fou et changeant que nous avons depuis que nous communiquons par les LIGNES avec les gens du futur).

— Un système d'alternance pareil à celui des saisons ou des cultures serait sans doute le plus approprié pour éviter qu'il y ait des jaloux!

— J'aimerais bien pouvoir décider de la pluie et du beau temps, moi! Je crois que cela me reviendrait de droit après tout, c'est moi qui vous en ai fait part la première!

— Et puis, comme tout finit par se savoir dans ce village, j'aimais mieux venir vous en parler moi-même! «ça m'évitera de devenir rouge de honte et de devoir me cacher chez-moi pour digérer le fait que tout le monde sourit d'un drôle d'air en me voyant!

Ouf! Cette jeune fille m'épuise avec ses idées farfelues.

— Allez, cette journée, je vous la souhaite bien bonne, dis-je, excédé!

Voyant mon énervement, Jane Édith est repartie aussi prestement qu'elle était arrivée. Elle semblait bien fière de sa trouvaille. M'est d'avis que sa correspondante lui en a raconté une bien bonne.

Voyons donc, comment peut-on être aussi naïf et croire qu'un pauvre mortel décide du temps qu'il fera.

Comment un pauvre mortel peut-il commander une tempête de neige, une sécheresse ou bien des vents à écorner les bœufs?

Ici, au village, il y a le vieux Josuas Simard qui sait lire, mieux que quiconque, le ciel et ses manifestations naturelles, mais il n'a jamais eu la prétention de se substituer à Dieu pour décider du temps qu'il fera à Prologue.

M'est d'avis qu'il ne désire pas prendre ces sortes de responsabilités. Imaginez qu'un tel homme existe à Prologue et qu'il ait décidé de la terrible tempête de neige que nous avons eue l'hiver dernier et, au cours de laquelle plusieurs enfants ont bien failli perdre la vie.

Me semble qu'un tel homme ne ferait «pas long feu» par chez nous!

Alors je ne peux croire que les gens du futur confient à un seul homme la responsabilité de leurs humeurs... si vous comprenez ce que je veux dire!

Augustin Lebeau, journaliste



Le futur aurait une mauvaise influence sur les habitants de Prologue!

Prologue, dimanche 19 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Hier, le vent qui soufflait doucement sur la seigneurie s'est évanoui à la lueur de la lune après qu'il eut chassé gentiment les derniers nuages et leurs flocons. Aujourd'hui, il fait un soleil radieux quoique le thermomètre indique seulement 25 degrés Fahrenheit.

Je vous raconte ce qui s'est passé depuis la petite soirée de danse qui a eu lieu hier, à l'auberge, l'Harfang des Neiges.

Ce matin, aux petites heures, monsieur le curé était chez madame Chiasson. Inutile de vous dire que ça parlementait ferme.

Évidemment, la discussion a porté sur l'échappée de samedi soir.

Monsieur le curé a reproché à madame l'aubergiste d'avoir permis de tels épanchements en pleine période de l'Avent, un temps pour faire pénitence, jeûner et se préparer à la naissance de l'Enfant Jésus.

Des sources fiables m'ont assuré que madame l'aubergiste a tenu son bout.

Faut dire qu'elle avait des arguments en sa faveur. Elle aurait expliqué à notre directeur spirituel que, dans le futur, les gens étaient laissés entièrement libres de pratiquer leur religion et que personne ne leur en tenait rigueur.

Et oui! La correspondance avec les gens du futur est porteuse de changements.

Toujours est-il que l'aubergiste a prétendu qu'il y avait, dans le futur, beaucoup de «party» de bureau dans lesquels les gens dansaient, chantaient et festoyaient.

Inutile de vous dire que cette révélation a eu pour effet d'ébranler fortement notre curé.

Pis encore! L'aubergiste a conclu son entretien avec notre bon pasteur en affirmant que les habitants du futur avaient même inventé un système dénommé «opération nez rouge» dont le but était d'aider les gens en état d'ébriété à retourner chez eux.

Il paraît que notre bon curé a quitté l'auberge en furie, le visage rouge de colère. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'était pas très content de la tournure des événements.

Donc, ce matin, durant le sermon, il est revenu à la charge devant tous les paroissiens. Il a été intraitable. Qui donc peut discuter avec un curé pendant qu'il est en chaire?

— Tous ceux qui étaient présents à cette soirée devront venir se confesser, a-t-il crié à tue-tête, les yeux exorbités.

Puis, sans prévenir, il nous a tourné le dos et fait silence quelques minutes. Cela fit grand effet sur tous les gens présents, y compris les fins finauds qui ont l'habitude de railler les colères de notre bon curé.

Lorsqu'il s'est finalement retourné vers nous, il avait repris son sang-froid. Il finit par dire, l'air exaspéré:

— Je vais discuter avec le seigneur Prologue de ces communications avec le futur qui semblent avoir une mauvaise influence sur plusieurs d'entre vous. Je constate que ces échanges et les propos qui y sont tenus transforment de doux chrétiens en de féroces contestataires des préceptes établis par la Sainte Église catholique.

Diantre! J'en tremble encore. Plusieurs d'entre nous ont quitté l'église la tête basse.

Vous comprendrez que certains envieux en ont profité pour nous défigurer de leurs yeux accusateurs comme si nous étions coupables des pires crimes de l'humanité.

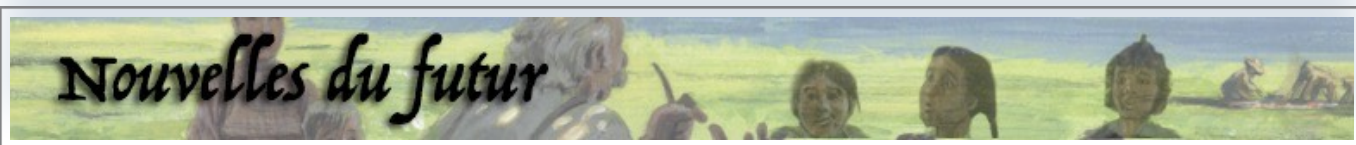
D'autres, comme Henry-Firmin McLean et Clothilde Marchand, sont sortis de l'église la tête bien haute.

Ceux-là ne se sont pas laissés impressionner par le sermon de monsieur le curé; encore bien moins par les grenouilles de bénitier et les punaises de sacristie qui croient être la conscience de notre communauté.

Diantre! Clothilde Marchand s'est même permis de faire une méchante grimace à madame Perrette Lacoste. Il s'en est fallu de peu pour que la jeune domestique ne la chasse de l'église à grands coups de pieds dans le derrière.

Inutile de vous dire que cette dernière est allée, subito presto, se plaindre du geste de Clothilde Marchand auprès de monsieur le curé Chandonnay.

Ma foi! je suis inquiet, surtout que Noël approche. Ce n'est pas un temps pour les chicanes. Noël, c'est la fête de la joie et de l'amour.



Ce matin, Chloé Lavoie est venue me voir pour me questionner sur les arts martiaux et le «taekwondo»!

En fait, elle m'a demandé si je croyais que le taekwondo était une forme d'art comme le dessin et la peinture.

— Ne serait-ce pas plutôt un art guerrier, dis-je avec désinvolture. J'ai lu quelque part, que les habitants de la Corée, il y a de cela des siècles et des siècles ont développé différents arts martiaux de

combat, à mains nues et avec armes; des techniques de poings et de pieds qui permettaient aux guerriers de combattre à mains nues.

— Comment se peut-il qu’une jeune fille du futur pratique un art guerrier me demanda Chloé, incrédule?

— Je l’ignore, chère petite. Il faudra le demander à votre correspondante, mais j’avoue que cela ne laisse rien présager de bon.

La pauvre petite s’en est retournée, la mine basse. Je crois bien qu’elle en est encore éberluée par mes connaissances. Elle dit à qui veut l’entendre que je suis un grand savant.

Trefflé Bellerive est inquiet, mais il a enfin reçu une belle lettre. Cependant, Mesdemoiselles Myriam et Kathy lui ont écrit que dans le futur, le métier de «passeux» n’existe plus.

— Trefflé craint que les échanges avec les gens du futur ne donnent l’idée à certains notables de Prologue de construire un pont sur la rivière la Serpentine.

— C’est-y pas croyable, qu’il m’a dit! Ça ti pas d’allure.

— Chu pas certain, a-t-il ajouté, qu’y a pu personne qui traverse les rivières à l’aide du bac ou de la chaloupe?

— Vous imaginez! m’sieur Lebeau, c’est le métier que faisait mon père. Je serais bien triste de changer de profession avant d’aller rejoindre le gars d’en haut. Je me fais vieux vous savez, et mon travail je l’aime ben.

— Par la barbe de mille dragons, dis-je! Et si ces jeunes filles faisaient erreur! Comment peuvent-elles savoir qu’il n’existe plus de bac dans le futur. Ont-elles sillonné toutes les rives, toutes les berges des rivières qui serpentent ici et là sur le vaste territoire du Bas-Canada?

— Ouais, z’avez ben raison, m’sieur Lebeau...j’cré ben que je vais me contenter de votre réponse.

— Pis! Sont ben curieuses et écornifleuses les jeunes filles du futur. Bougre! Imaginez qu’elles m’ont demandé si j’avais une femme dans l’œil. C’est une ben curieuse expression... vous trouvez pas, m’sieur Lebeau?

J’allais répondre à cette question lorsque monsieur le curé Chandonnay est arrivé à la belle épouvante. Une affaire urgente requérait ma présence.

— Je vais réfléchir à tout cela, dis-je à monsieur Bellerive avant de le quitter.

— M’est d’avis que cela ne l’intéressait déjà plus, car il m’a tourné le dos sans demander si je reviendrais le voir au cours de la journée.

Augustin Lebeau, journaliste



Naissance, mortalité et légendes

Prologue, mardi 21 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, tout a été calme.
Aucun vent n'a montré son
vilain museau et notre invité
est demeuré avec nous toute
la journée. Il a rayonné pour
notre bien-être, et il a réussi à
faire monter le mercure du
thermomètre jusqu'à 36
degrés Fahrenheit. Serait-ce
que dame nature sent venir
Noël.

Ma journée a été marquée par deux événements très différents. Ce matin, j'ai accompagné le docteur Harris à l'extrémité est de la seigneurie de la Gâtine, en haut, du côté de l'aurore, pour assister à la naissance d'un petit enfant.

À cette heure-là, la nature s'éveille, pleine des mystères de la nuit. Une belle symphonie qui montait de la terre a percé le manteau de neige et est allée droit vers le ciel comme les pleurs de l'enfant nouveau-né.

Ce soir, à l'autre bout de la seigneurie de la Chamaille, vers le couchant, je suis allé avec monsieur le curé Chandonnay qui avait été mandé pour donner les derniers sacrements et fermer les yeux d'un pauvre vieillard qui attendait la mort sans sourciller.

Ce matin, c'était le commencement, la joie, l'espérance; ce soir c'était la douleur, une vie qui s'est éteinte.

Et dire que c'est ça la vie! Et entre les deux, il y a le va-et-vient des habitants de Prologue qui vaquent à leurs occupations.

Au village, c'était jour de courrier. Le conducteur de la diligence a laissé une grosse malle remplie de journaux et de lettres au comptoir de l'auberge où travaille monsieur Casimir, notre maître de poste.

Comme je l'ai déjà mentionné, c'est monsieur Casimir qui s'occupe de la distribution des lettres. L'arrivée de la diligence est toujours une fête, car cela signifie qu'il y aura bientôt lecture publique à l'auberge.

J'ai profité de l'occasion pour aller faire un brin de jasette avec madame Chiasson. Je lui ai parlé du nouveau-né et du pauvre défunt. Cette histoire a eu pour effet de plonger l'aubergiste dans des souvenirs d'enfance.

Elle en a profité pour me raconter une légende des îles. C'est la légende du «CORPS MORT».

Les gens des îles racontent que cet endroit aurait impressionné les premiers navigateurs par la présence de milliers de loups-marins et vaches marines. L'origine de ce nom viendrait du fait que vue de la mer, l'endroit a la forme d'un mort sur suaire.

Madame Chiasson se rappelle que c'est un endroit de roches et de battures. Il est désertique et la végétation n'a pas de prise pour s'enraciner. C'est la chasse aux loups-marins qui poussait les pêcheurs des îles à aller au Corps-mort.

Ils y avaient installé des cabanes pour faire la pêche. Parmi les premières familles de l'endroit, il y a eu les Vigneau de l'Anse-à-la-Cabane. Au début, les pêcheurs n'avaient pas de cabane et allaient à la chasse le matin pour ne revenir que le soir.

Il paraît que lorsque les pêcheurs se faisaient prendre par la noirceur ou bien encore le mauvais temps ils n'avaient pour abri que leur canot renversé.

Le père de madame Chiasson avait coutume de dire que les pêcheurs y menaient des vies misérables.

Il paraît qu'il y avait des centaines de corbeaux plus noirs les uns que les autres qui fréquentaient cet endroit. Madame Thérèse se souvient y être allée avec ses parents.

Ils étaient en visite chez Ti-Gus, un frère de sa mère. Josephte, l'épouse de ce dernier était sur le point d'accoucher et il n'y avait ni sage-femme ni médecins pour l'aider. Elle était dans ses dernières douleurs.

C'est la mère de Thérèse qui a aidé la femme à mettre son enfant au monde. L'expérience a fortement impressionné notre amie. Les cris de douleurs, le sang et le nouveau-né qui avait une tignasse bien fournie de cheveux noirs sont des sons et des images encore aujourd'hui très présents à l'esprit de l'aubergiste. Il paraît que les cheveux du petit étaient noirs comme les plumes des corbeaux.

Certains pêcheurs prêtaient aux corbeaux toutes sortes de pouvoirs et voyaient dans leurs déplacements des signes de bonne ou mauvaise.

Pardi! Les croyances de ces pêcheurs ne sont pas tellement différentes des nôtres et de certains autres peuples.

Par exemple, mon ami Jérôme Lagibotière qui a parcouru le pays en tout sens m'a déjà raconté que la mythologie des Haïdas, comme celle d'autres tribus de la côte centrale et septentrionale, se fonde sur le cycle épique de récits sur le Corbeau et ses divers exploits.

Pour ces gens, le Corbeau est un véritable filou qui libère l'humanité, enfermée dans une coquille de palourde, et qui ensuite, dans un récit, met de l'ordre dans l'univers, pour le menacer dans le suivant de le replonger dans le chaos.

Selon eux, le Corbeau est la créature la plus cupide, malicieuse et lubrique imaginable, mais, presque sans le vouloir, il enseigne aux humains comment mener une bonne vie.

Il y a, paraît-il, plusieurs centaines de récits différents sur le Corbeau.

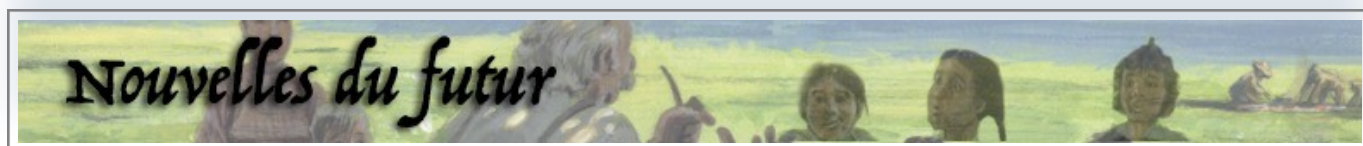
Un des plus connus raconte comment le Corbeau s'était déguisé pour pénétrer dans la maison du Chef du Ciel, auquel il déroba le soleil, la lune et les étoiles pour les donner à l'humanité.

De nombreux autres récits décrivent des rencontres du Corbeau avec des êtres surnaturels et montrent comment il a obtenu d'eux pour les humains d'autres choses utiles, par exemple l'eau douce, le saumon, le barrage à poissons et la maison, qu'il a dérobée au Castor.

Jérôme m'a expliqué que les gens de cette nation ont de nombreux emblèmes qu'ils utilisent sur tout, des tatouages aux mâts totémiques.

Jérôme dit qu'il a bien vu de ces tatouages sur les cuisses, la poitrine, les épaules, les avant-bras, le revers des mains et même toutes les articulations des doigts.

Voilà de bien belles et curieuses histoires. Je n'imagine pas les habitants de Prologue ainsi coloré et cette pratique de tatouage sur le corps humain n'a certainement pas cours dans le futur.



Jos Languille est inquiet. Il est allé voir monsieur Casimir pour lui demander si la machine spatio-temporelle ne serait pas défectueuse.

Il dit avoir raconté quelques-uns de ses voyages à ses correspondants, Audrey, Nathalie et Jean-Philippe. Il croyait bien que sa dernière lettre allait intéresser ses amis du futur.

Et bien non! La réponse à sa lettre fut décevante, car il n'a eu aucun commentaire concernant ses péripéties qui, il faut le dire, ne sont pas le lot du commun des mortels.

— Ne serait-ce pas l'orgueil qui vous excite ainsi m'sieur le «quêteux»? questionna le maître de poste.

Cette question eut pour résultat de rendre le quêteux fou de rage.

J'ai dû intervenir pour calmer le pauvre homme. Il voulait démonter la machine spatio-temporelle et monsieur Casimir tentait, par tous les moyens de l'en empêcher.

Imaginez! Démonter la machine spatio-temporelle. Cela aurait sûrement été la fin de nos échanges avec le futur vu que personne ne sait comment la remonter.

Déjà que nul ne peut expliquer son fonctionnement, pas même les savants qui l'ont construite.

Toujours est-il, que j'ai fait valoir à Jos Languille que ses correspondants avaient peut-être failli à un devoir élémentaire à savoir, donner suite au contenu de sa lettre.

Je lui ai rappelé que bien des habitants de Prologue venaient me voir pour me faire lire leurs lettres et que j'y ai souvent remarqué des oublis du genre.

C'est un peu comme si leurs histoires ne se rendaient pas à destination, ne traversaient pas les LIGNES.

M'est d'avis qu'il s'agit d'abord d'un manque de suite dans les idées de certains correspondants, et pour d'autres, d'un manque d'urbanité, de civilité, de politesse à savoir, cette élégance des mœurs faite de courtoisie, d'amabilité, de prévenances.

Dans ses *Réflexions sur la politesse des mœurs* (1696), J.-B. Morvan de Bellegarde a écrit que: «La civilité exige qu'on ait de l'attention à ce qu'on nous dit: et que nous ne rêvions pas à d'autres choses, quand on nous fait l'honneur de nous parler ».

La politesse, comme je la conçois, dis-je, n'est pas une question d'apparence, de basses flatteries, de dissimulation et de bonne conduite. Bien au contraire, j'y apporte la dimension d'une intériorité; la politesse a une âme: la nôtre. Il n'est point de véritable politesse sans morale, sans bonté, sans bienveillance et sans une certaine sensibilité: la sensibilité à autrui.

J'avais dit tout cela sans reprendre mon souffle. Jos Languille et le maître de poste m'ont écouté sans jamais me couper la parole. À ma grande stupéfaction, lorsqu'à mon tour je fis silence, Jos Languille ajouta :

— «L'Homme du monde accompli sait parler à chacun de ce qui l'intéresse; il entre dans les vues d'autrui sans les adopter toujours; il comprend tout sans pour cela tout excuser. Comme la grâce, la politesse éveille l'idée d'une souplesse sans bornes; comme la grâce, elle fait courir entre les âmes une sympathie mobile et légère ». C'est, en quelque sorte, «une élégance de la vertu ».

Ébindidon! m'exclamai-je, abasourdi! Quelle intelligence, quelle culture, je vous salue bien bas, m'sieur le «quêteux»!

Cette dernière remarque fit sourire Jos Languille.

L'homme conclut que pour lui, la politesse c'était surtout le sentiment d'une responsabilité humaine pareille au sentiment d'amitié qui n'est pas soumis aux tyrannies des individus, mais à un rapport d'égalité entre eux.

Monsieur Casimir, qui, jusque là avait été muet, sortit tout à coup de son mutisme. Il mit fin à nos réflexions philosophiques ainsi:

— Ouais! Je ne suis pas certain que les jeunes du futur vont comprendre un traître mot de ce que vous dites, chers amis.

— Saperlotte, il ne serait pas plus aisé de dire à vos correspondants, m'sieur Jos, que vous seriez heureux de connaître leurs impressions sur vos aventures?

Pfft! En effet, dis-je, il y a là le visage «du gros bon sens».

Nous sommes repartis chacun chez soi. En cours de route, j'ai repensé aux paroles de Jos Languille.

J'avais déjà un grand grand respect pour le bonhomme. Mais à cela s'est ajoutée de l'admiration. C'est un homme du monde que je me suis dit. C'est un homme de cœur et cette découverte, a été possible malgré ou grâce à ses correspondants, c'est selon.

Augustin Lebeau, journaliste



Des nouvelles de Jovite Lambert — Patinage artistique...

Prologue vendredi 24 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Quelle belle journée. Le soleil a brillé jusqu'à vers 3 heures de l'après-midi pour finalement laisser sa place aux nuages qui ont fait leur toilette pour la soirée du réveillon. Quoi de plus poétique et charmant qu'une messe de minuit sous les gros flocons de neige tombant langoureusement, rappelant la féerie de Noël.

Malgré mon âge, je suis toujours excité à l'approche des célébrations de Noël et du jour de l'An. Ma foi! Je dirais même que je ne tiens pas en place.

Ce soir, vers 11 heures, ma mère et moi nous nous habillerons pour ensuite nous diriger vers l'église pour la messe de minuit. Après la cérémonie religieuse, nous nous rendrons chez mon frère Désiré pour le réveillon de Noël.

Comme à mon habitude, je serai le dernier à entrer dans l'église parce que j'aime voir les paroissiens arriver de tous les coins de la seigneurie, mettre les chevaux à l'abri ou bien encore les attacher aux poteaux. J'aime voir les chevaux tranquilles, revêtus d'une grosse couverture les protégeant du froid.

Il en était de même lorsque j'étais petit. Le son des grelots, le crissement des lisses sur la neige enfin durcie, le scintillement des étoiles, la magie d'une nuit de Noël m'enchantait des jours durant.

Changement de propos! Les choses se sont arrangées au sujet de la soirée de danse à l'auberge; notre bon curé convenant qu'il n'y avait eu aucune malice. Quelques réprimandes privées ont suffi.

Il paraît qu'il a clos le bec de Firmin McLean et de Clothilde Marchand par une phrase qui demeurera sûrement dans les annales de Prologue:

— «Les jeunes du futur ont beaucoup d'influence sur vous. D'accord! c'est notre futur, nous ne pouvons pas le renier, mais, de grâce, vivons notre présent comme nous l'entendons».

Je vous confesse que je crois plutôt que monsieur le curé a voulu dire: «comme moi je l'entends» ou, ce qui revient au même, «comme notre Sainte Mère l'Église catholique l'entend».

Oyez! Oyez! Un étranger, ne parlant que l'anglais, s'est présenté au manoir seigneurial et a demandé madame Antoinette Lafrance. Il avait, pour elle, une lettre de son époux, Jovite Lambert.

Par la barbe de mille dragons! Quelle nouvelle, quelle nouvelle!

Depuis que Jovite est parti chercher de l'or dans l'Ouest canadien, son épouse n'avait reçu aucune nouvelle de lui et voilà qu'à la veille de Noël, un messenger venu de très loin apporte ce cadeau à madame Antoinette.

Il aurait été un roi mage qu'il n'aurait pas été mieux reçu.

Diantre! Je pensais que Jovite était mort, quelque part, dans ces contrées sauvages. On ne sait s'il reviendra bientôt, mais cette lettre va faire taire les mauvaises langues qui prétendaient que Jovite s'était enfui pour ne plus jamais revenir.

Certains sont allés jusqu'à dire qu'il s'était sûrement remarié et qu'il vivait sous un nom d'emprunt quelque part aux États-Unis d'Amérique.

Deux questions se posent maintenant: quand reviendra-t-il et a-t-il fait fortune?

M'est d'avis que les habitants de Prologue auront un bon sujet de conversation ce soir au réveillon! Je vous tiendrai au fait des prochains développements.



Hier matin, Chloé Lavoie a réuni tout un groupe d'enfants de l'école sur la patinoire que Trefflé Bellerive déblaie chaque hiver sur la rivière la Serpentine. Le but de l'opération: faire du patinage artistique.

L'affaire est bien bonne, car la plupart des enfants de Prologue n'ont pas de patins. Donc, il va de soi que seuls ceux qui en possèdent ont pu s'exécuter.

Nous avons passé une bonne partie de la matinée, monsieur MacPherson et moi, à regarder les enfants glisser sur la glace. Inutile de vous dire que ce n'était pas toujours très élégant, mais, enfin, il était évident qu'ils s'amusaient beaucoup.

Monsieur MacPherson m'a confié que, pour autant que l'histoire soit juste, les patins à glace seraient utilisés depuis le 12^e siècle au Danemark. Mais, ces patins là étaient faits en os.

Ainsi, d'après monsieur MacPherson, les premiers patins étaient des côtes ou des tibias d'animaux attachés sous des bottes. Ils permettaient à leurs usagers de se déplacer (en s'aidant d'un bâton muni d'une pointe) plus facilement et plus rapidement sur les surfaces gelées des lacs et rivières. Le mot anglais «skate» (patin) vient du hollandais «schaats», qui veut dire «os de la jambe».

Peu à peu, le patinage est devenu un sport sur les lacs d'Écosse et les canaux de Hollande. C'est vers le 15^e siècle que les os attachés sous les bottes furent remplacés par le bois. C'est ensuite le fer qui fut utilisé puisqu'il réduisait la friction et permettait aux patineurs d'appliquer une poussée beaucoup plus efficace, et donc d'atteindre des vitesses plus élevées. La venue des lames de métal s'est faite autour de l'an 1750 en Hollande.

Mon ami m'a affirmé avoir assisté en Europe, en particulier en Grande-Bretagne et en France, à un jeu qui ressemble de très près au hockey sur gazon. Il paraît que ce jeu est connu depuis le 15^e siècle.

Selon mon bon ami James, le premier club de patinage fut fondé en Écosse (à Édimbourg) en 1742 et les courses de vitesse sont connues depuis le début du XVIII^e siècle aux Pays-Bas.

Là-bas, m'a-t-il affirmé, affichant une assurance qui frôlait la gouaillerie, il n'est pas étonnant de voir les amateurs pratiquer leur sport l'hiver sur les lacs et les étangs glacés.

À Prologue et dans les environs, rétorquais-je, quelque peu émoustillé par l'attitude de bravade de mon bon ami MacPherson, des courses sont organisées depuis le début du XIX^e siècle et elles sont un sport très apprécié ici comme dans le nord des États-Unis ! Et puis, je sais que depuis 1850, les Américains ont pensé à installer une lame d'acier sous les patins. Il paraît que ces sortes de patins sont très prisés partout et même en Europe.

Tous les membres de la famille du Gonzague Prologue possèdent une paire de ces sortes de patins. N'avez-vous jamais pu observer la grâce de mademoiselle Hortense lorsqu'elle patine, dis-je un peu rêveur!

Pas de réponse, mais.....ATCHOUM! ATCHOUM! Ça y est! je suis enrhumé, dit James en me fixant droit dans les yeux.

Nous n'en pouvions plus, nous nous mîmes à rire aux éclats, aux larmes.

CHUT! dis-je, en essuyant les larmes qui coulaient sur mes joues.

Voyez comment Chloé Lavoie a interprété l'information d'une correspondante qui disait pratiquer le patinage artistique.

Sous ses ordres, les enfants ont patiné tout en tentant de dessiner des formes sur la glace, de chanter ou même, de danser. Quelques-uns ont même effectué, pareils à des acrobates de cirque, des sauts périlleux et des rondes affolantes.

CLAP! CLAP! des applaudissements se firent entendre et des HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! HIP! HOURRA! exprimèrent l'enthousiasme et la satisfaction des spectateurs....car nous n'étions pas les seuls à assister au spectacle.

Comme des oiseaux échassiers, les garçons se sont alors risqués à patiner sur une seule jambe et est arrivé ce qui devait arriver: l'un d'eux est tombé et s'est cassé un poignet, alors qu'un autre est tombé sur le nez.

Heureusement, la jeune Chloé a fait cesser l'écoulement de sang du petit nez amoché.

— Vous savez certainement, dis-je à James qui n'en croyait pas ses yeux, qu'elle possède le don d'arrêter le sang.

Le docteur Harris, appelé sur les lieux, nous a montré son mécontentement. Il a fortement réprimandé Chloé et lui a demandé, à l'avenir, de l'instruire au préalable de ses folies.

Ma foi! Où allons-nous avec toutes ces prouesses, ces folies? Pourquoi donc vouloir imiter les habitants du futur?

Il est évident que nous connaissons mal leurs jeux, leurs passe-temps, pour reprendre une expression qui leur est chère.

Ces gens-là sont certainement plus prudents que nous. J'imagine mal tout un groupe d'écoliers du futur faire une course, montés sur des échasses comme le font souvent les enfants de Prologue, une fois la belle saison revenue. Je ne crois pas qu'ils cherchent à nous imiter! Alors...pourquoi devrions-nous les imiter..... hein?

Misère! Il nous faudrait beaucoup plus de détails sur ces pratiques avant de les exécuter avec une telle insouciance ou une telle témérité; c'est selon!!!

M'est d'avis que Chloé n'est pas prête à recommencer, car sa grand-mère Bernier l'a aussi fortement réprimandé. La leçon a été apprise: enfin jusqu'à la prochaine fois!!

Vivement Noël! Me semble que le temps des fêtes nous fera le plus grand bien.

Augustin Lebeau, journaliste



Noël en famille et rumeurs qui circulent...

Prologue, dimanche 26 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil est devenu un véritable ami. Voilà deux jours qu'il nous réchauffe de ses rayons. Le thermomètre se maintient à 30 degrés Fahrenheit. Température idéale. Nous sommes gâtés et nous en apprécions chaque moment.

Hier, c'était Noël. Quelle belle journée! Ma mère et moi sommes rentrés à la maison aux petites heures du matin, après le réveillon.

Il est à la fois merveilleux et curieux de rencontrer des gens et de les entendre vous crier «JOYEUX NOËL » et «QUE DIEU VOUS BÉNISSE »!

Aussi, sur le chemin du retour, nous avons été charmés par le son des grelots et le glissement des lisses sur la neige. Ces bruits, parfois feutrés et parfois aigus, retentissaient dans le silence de la nuit pendant que les chansons et les rires résonnaient encore dans nos têtes: quelle sensation merveilleuse!

Après quelques heures de sommeil, toute la famille s'est retrouvée chez moi au matin du 25 décembre. Selon la coutume, mon frère et moi sommes allés chercher une énorme bûche de bois franc et l'avons ramenée à la maison en grande pompe. Après le souper de Noël, ma sœur jumelle, Augustine, a arrosé le tronc d'huile et de sel puis notre mère a allumé la bûche avec les tisons de celle de l'année passée.

Nous les avons conservés précieusement. Il paraît que les cendres de la bûche de Noël ont la propriété de protéger la maison de la foudre et des pouvoirs maléfiques du diable.

M'est d'avis que vous serez sceptiques et qu'une question devrait surgir en vous: comment font-ils pour garder des tisons pendant un an sans qu'ils ne s'éteignent d'eux-mêmes.

Ma foi! Cela est beau problème et j'imagine que les gens du futur trouveront la solution facilement!

Toujours est-il qu'une chaleur enveloppante a réchauffé notre maisonnée toute la soirée. Mon frère Désiré ne s'est pas gêné pour nous raconter toutes ses histoires. Le petit Paulin, mon neveu, a dansé avec sa tante Marie-Adélaïde.

Mon père qui a quelques dons de conteurs nous a tenus en haleine avec une histoire de diables et de lutins. Le pauvre Paulin semblait effrayé.

Mes sœurs Olympe et Simone n'étaient pas de la fête. Mais nous espérons bien les voir au jour de l'An. Faut dire qu'il est rare de voir Simone depuis qu'elle est entrée chez les religieuses à l'âge de 16 ans.

Olympe est célibataire et elle est maîtresse d'école à Saint-Hyacinthe. Olympe est la préférée de mon frère Désiré. Elle lui voue également une grande affection et l'on peut dire qu'elle a, en quelque sorte, fait son éducation. Plus jeune Désiré était souvent malade et devait demeurer à la maison alors que nous allions tous à l'école. C'est Olympe qui lui a montré à lire et à écrire.

Ma mère nous a également raconté une histoire à faire frémir les petits enfants et à donner des frissons aux plus grands. Il s'agit toujours de la même histoire.

Comme vous savez, ma mère est domestique chez le seigneur Gonzague Prologue depuis de nombreuses années.

Il paraît que certaines nuits, au manoir, le fantôme d'une vieille servante sourde et muette se promène dans le corridor situé juste au-dessus de la cuisine. Certains ont juré avoir vu descendre le fantôme par la trappe qui mène à la cuisine.

Il paraît que le fantôme de la vieille servante fait un bruit d'enfer qui n'a de cesse que lorsque tous les résidents du manoir sont réveillés.

Le cuisinier du seigneur Prologue, Hilaire Borduas, m'a déjà dit que tout cela n'était que sornettes. Il a sa chambre juste au-dessus de la cuisine près de l'endroit où le fantôme est censé apparaître et il ne l'a pas encore vu, mais qui sait, le verra-t-il sous peu!

Je vais, à cette étape-ci de ma chronique, faire une digression. Cela, j'espère, aura le mérite de faire cesser le chantage auquel me soumettent certains habitants de Prologue, car ils craignent que je ne vous révèle, à leur sujet, quelques secrets invouables.

Imaginez, ils ont menacé d'écrire une chronique dans laquelle ils raconteraient certaines rumeurs sur mes origines et sur mon bienfaiteur. Ils iraient jusqu'à remettre cette chronique à monsieur Casimir pour qu'il l'expédie, sans mon approbation, dans le futur.

Sapristi! Sachez que je ne céderai jamais à un quelconque chantage et que mon vœu le plus cher est de vous informer des us et coutumes des gens de Prologue sans en rien vous cacher.

De concert avec ma mère, j'ai décidé de vous parler des rumeurs qui circulent à notre sujet. Sachez que tout cela est pure invention et que seules de mauvaises personnes mal intentionnées propagent ces mensonges.

Ma mère, de son nom de jeune fille, Suzanne Blais, est entrée au service de la famille seigneuriale en 1812 alors qu'elle était âgée de 20 ans. Le seigneur Gonzague Prologue avait alors 19 ans et faisait ses études à Boston.

Puis, elle s'est mariée comme le font la plupart des jeunes filles de Prologue une fois parvenues à un certain âge. Malgré son mariage avec mon père, Paul Lebeau, elle est demeurée au service de la famille seigneuriale.

Plusieurs commères de la seigneurie prétendent que moi et ma jumelle Augustine sommes les enfants illégitimes du seigneur Gonzague Prologue. Ils disent que ma mère est une grande pécheresse!

Misère! quelles calomnies!

D'aucuns disent que c'est ce secret qui est la cause de la séparation de corps et de biens entre ma mère et mon père.

Cette séparation est réelle et c'est un grand secret, car à notre époque les gens ne vivent pas aussi librement que vous semblez le faire au XXI^e siècle. Il y a bien quelques séparations de corps et de biens, mais lorsque cela arrive, c'est la honte et le déshonneur!

Certes! mon frère, Désiré et son fils, Paulin, vivent avec mon père ainsi que deux de mes sœurs encore célibataires, Marie-Adélaïde et Augustine alors que ma mère vit avec moi.

Pis encore! Les mauvaises langues de Prologue disent que mes études d'avocat sont le fait de la générosité du seigneur Gonzague Prologue.

Sapristi! La vérité est que ma mère n'a fait qu'observer une volonté testamentaire d'un des frères du seigneur Gonzague Prologue à qui elle avait sauvé la vie.

C'était, semble-t-il une dette de reconnaissance. Malheureusement, mon père a préféré croire les bavardages.

Le pauvre homme va jusqu'à croire que le «Seigneur» a appelé Simone à la vie religieuse pour qu'elle rachète le péché de son épouse. Il va jusqu'à croire que «Dieu» a laissé sa marque de mécontentement sur Augustine en ne lui donnant que peu de génie. Et qu'il m'en a donné beaucoup, mais pas assez, de son avis, car je me suis mis sous la coupe du diable en devenant «avocassier et journaliste»!

Voilà bien le malheur de la famille, répète-t-il sans cesse.

Pauvre homme! Très honnêtement je ne sais que penser de cette affaire, mais je crois qu'un peu de compassion et de sollicitude arrangerait tout!

Ma foi! Je ne pouvais laisser ces rumeurs détruire le bonheur de ma mère. Qui plus est! Il faut que je vous dise que cela me trotte également dans la tête depuis belle lurette.

Alors, il y a de cela quelques jours, n'écoutant que mon courage et mon cœur, je suis allé questionner le seigneur Prologue. Il m'a assuré que tout cela n'était que commérages et jalousies et que je ne devais jamais prêter foi à ces ragots de bigots.

Voilà! Je vous en fais la promesse, ma famille et moi ne serons jamais plus sur la sellette. Et, en bon chrétien, je vous ferai grâce des noms des responsables de cette triste affaire.

Revenons à nos moutons!

Tard, à la fin de la soirée, Désiré est retourné chez lui avec son petit sac de cendres et son fils dans les bras. Mon père et deux de mes sœurs étaient également emmitouflés jusqu'aux oreilles dans des fourrures et bien calés dans la «sleigh». Les chevaux ont pris le chemin du retour et ramené l'attelage à bon port sans que les passagers aient eu à s'en soucier.

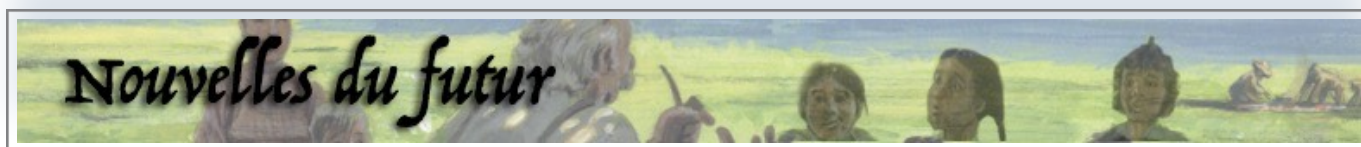
Oh! J'ai à vous faire part de bien belles nouvelles!

Deux enfants sont nés le 25 décembre; le premier est né dans la nuit, vers les trois heures du matin. Il s'agit d'une petite fille. Il paraît que sa mère, madame Luce Tremblay, veut l'appeler Dosithée. Cette petite est la fille de monsieur Philippe Bergeron.

Ses parents résident sur la concession 2120. Vu l'heure à laquelle madame Bergeron «est entrée dans les douleurs», c'est la sage-femme, Laura Johnson, qui a aidé à l'accouchement. Cette dame est âgée de 81 ans et elle est encore très alerte. De plus, elle demeure sur la concession voisine à l'est de celle de Philippe Bergeron.

Le deuxième enfant est un garçon, fils de Julien Duperré et d'Eugénie Lavoie. Ces derniers résident sur le lot 2180, dans la côte Sainte-Justine. Madame Pélagie Durand, l'épouse de Robert Scott qui demeure au village, est venue mettre cet enfant au monde. Madame Durand a appris son métier de sa mère, madame Eugénie Dubonheur, une sage-femme originaire de Montréal.

Mais où donc était notre bon docteur Harris?



JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL!
JOYEUX NOËL! JOYEUX NOËL!

Rien qu'un petit mot pareil à un souhait: «PAIX SUR TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ»!

Augustin Lebeau, journaliste



Duel de balles de neige / côte Saint-Ambroise VS côte des Écossais

Prologue, jeudi 28 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Aujourd'hui, mes articulations ont grincé dans la froidure. Le soleil pâle et sans force a, lui aussi, frissonné. Fichtre! Le froid a repris ses droits. Le thermomètre est descendu jusqu'à moins 5 degrés Fahrenheit. Seuls quelques hurluberlus comme moi avons quitté la chaleur douillette des poêles à bois pour nous aventurer dehors.

Il paraît qu'une bande d'enfants de la côte Saint-Ambroise ont sommé les p'tits Anglais de la côte des Écossais de les affronter dans un duel de balles de neige. C'est Edith Desrosiers tout excitée qui m'a informé de ce combat.

Ma foi! chaque année, malgré les appels à la prudence, ce genre de combat épique est livré, quelque part, à l'abri des regards et des interdictions des habitants de Prologue.

— C'est la guerre des balles de neige m'a-t-elle dit, enjouée. Le grand Maxime est notre chef et nous voulons construire un fort de neige près du ponceau qui enjambe le ruisseau DuMoulin au sud de l'étang gelé du Petit Soc.

— Je vois que le grand Maxime est toujours aussi entreprenant, dis-je, un sourire en coin! Et puis ma petite, que rapporterez-vous comme trophée d'armes.

— D'abord, m'sieur Lebeau, je ne voudrais pas être impolie, mais je ne suis pas «votre petite». Ensuite, pour répondre à votre question, je dirai que nous désirons prendre toutes leurs tuques de laine et leurs bonnets de poil, répondit-elle, encore essoufflée, tellement elle était excitée.

Puis, elle s'esclaffa de rire tellement la pensée d'un triomphe lui semblait facile et évidente!

Il n'était pas dans mon intention de faire «l'éteignoir» et de souffler l'enthousiasme de la p'tite, mais je n'ai pu m'empêcher d'ajouter :

— Et, si c'était vous qui perdiez vos tuques et vos bonnets. Comment réagiraient vos parents? Ils seraient alors obligés de se rendre chez le révérend pasteur presbytérien pour lui demander d'intervenir auprès des familles de vos rivaux afin que vous récupériez vos couvre-chefs!

Edith me regarda, estomaquée, incrédule. L'idée d'une telle fin ne lui avait jamais effleuré l'esprit! Elle me quitta sans mot dire et alla, d'un pas alerte, rejoindre la bande à Maxime; sans doute pour leur faire part de cette dernière possibilité.

Je ne sais comment cette guerre de balles de neige va finir, mais j'espère que tous ces affrontements ne se termineront pas comme certaines rixes d'écoliers de mon enfance.

Je garde particulièrement en mémoire l'une de ces échauffourées.

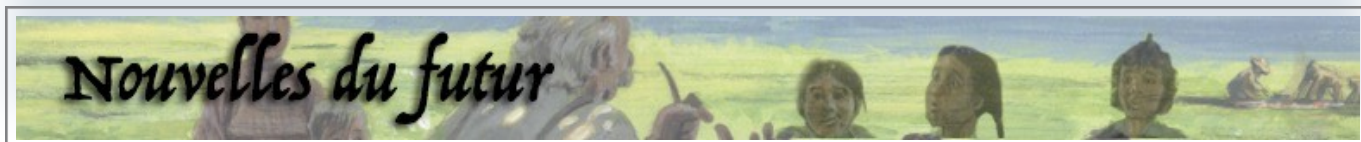
Cela se passait durant la période trouble de 1837-1838. Nous avions 12-13 ans. Plusieurs de mes amis étaient de jeunes pensionnaires dans des écoles de Montréal. Les affrontements entre écoliers de nationalités différentes étaient courants et ils commandaient parfois l'intervention des connétables de la ville.

Une cicatrice au-dessus de l'œil droit de mon ami Ambroise Tirepois, me rappellera toujours l'affrontement au cours duquel nous nous étions lancé des pierres et battus à coup de bâton.

Heureusement, ces guerres de balles de neige ne font jamais de grands dégâts si ce n'est quelques pleurs d'enfants honteux d'avoir perdu leurs tuques.

Pour l'instant tout est calme, car il fait trop froid. Mais ce froid ne devrait pas durer et la température rendra, un jour prochain, la neige propice à la fabrication des balles.

J'ai l'impression que cela aura lieu avant la fin de la semaine.



Roger Lamarre prétend que je suis bien sévère avec les jeunes du futur. Il va jusqu'à dire que nos inventeurs devraient trouver un autre stratagème pour empêcher les fautes d'orthographe de perturber les LIGNES DE COMMUNICATION.

Certes! Je comprends son sentiment de frustration. Pour lui, recevoir une lettre en provenance du futur est toujours une surprise et un grand plaisir.

Il m'a même avoué être dans un état de grande agitation lorsque monsieur Casimir lui remet une lettre.

Faut vous dire que le bedeau n'a pas beaucoup d'instruction. Il a appris l'alphabet de peine et de misère avec sa mère.

Heureusement, sa chère Lolotte (petit mot doux qui personnifie son épouse) est une femme qui sait lire et écrire.

— Combien de fois, m’a-t-il répété qu’il trouve «que c’est ben beau l’instruction»! Il a pour son dire que les gens instruits ont bien de la chance.

Toujours est-il qu’il a remis une lettre à sa femme pas plus tard que la semaine dernière. Je crois bien qu’il a été un peu déçu. Voyez ce qu’il m’a raconté et ce qu’il a écrit à ses correspondants:

— «Lolotte commence à vous lire, mais j’en perds de grands bouts. Voyons que je me dis, est-ce que je deviens sourd, il manque des mots dans cette lettre.

— Les filles ne comprennent pas non plus. Et Lolotte me montre toutes ces étoiles dans la page.

— Misère! Le «FILTRE À FAUTES»! On en avait parlé au magasin général, mais je n’y croyais pas vraiment. Une machine à dépister les fautes de français.

— Tabacière, c’est fort. On n’a donc pas bien compris tout ce que vous racontez. C’est bien dommage. Je suis sûr que vous avez beaucoup travaillé à composer cette lettre. Mais ça ne change rien au plaisir que j’ai de vous avoir comme correspondants. Je compte sur vous. J’ai vraiment le goût de vous connaître mes amis». En terminant, il m’a demandé s’il était possible d’expédier des cadeaux par la machine spatio-temporelle.

— Sacrebleu! Certainement pas, monsieur! D’ailleurs nous en avons déjà parlé dans une chronique précédente lorsque madame Beaulieu a tenté d’expédier des œufs à ses correspondants. À cette occasion-là, elle a même brisé ses œufs sur la tête de notre pauvre Casimir! Alors vous pensez bien que vous ne serez pas bien reçu par le maître de poste.

— Tabacière! C’est bien dommage, car j’ai sculpté des petits animaux en bois pour mes correspondants. Je vais les ranger précieusement dans l’attente que nos inventeurs perfectionnent la machine spatio-temporelle.

— Tourlou! m’sieur Lebeau, j’ai ben de l’ouvrage qui m’attend: je dois préparer les cadeaux pour mes enfants pour le Nouvel An!

Est-ce que Noël, dans le futur, est identique à notre Noël? Est-ce que le temps s’écoule à la même vitesse? Est-ce que Noël est encore la fête de la naissance de l’Enfant Jésus? Par la barbe de mille dragons! Que de questions, que de questions me viennent à l’esprit!

Augustin Lebeau, journaliste



L'esprit de charité des gens de Prologue

Prologue, jeudi 30 décembre 1852

TEMPÉRATURE DU JOUR

Depuis la nuit dernière, le froid s'évertue à descendre au plus profond de lui-même. Il a atteint un niveau qui le rend insupportable. Au bout de quelques minutes seulement, les visages gercent, les mains gèlent, les pieds élancent. Espérons que la remontée sera pour demain!

Demain, c'est la guignolée. Ici à Prologue, la veille du jour de l'An, des jeunes gens se réunissent en bandes pour battre les rangs de la paroisse au son de la musique.

On espère ainsi recueillir pour les indigents des aumônes en nature afin d'égayer leur temps des Fêtes.

Jérôme Lagibotière, Henry-Firmin McLean, Luc Papineau, les jeunesses, comme on les appelle, pour ne nommer que ceux-là, s'entassent dans quelques traîneaux et visitent les maisons de la seigneurie.

Quand la troupe pénètre dans la cour d'une maison, on entonne d'abord la chanson «La guignolée», que tous connaissent par cœur, en battant la mesure avec de longs bâtons. Le maître et la maîtresse de maison ouvrent alors la porte et invitent les «guignoleux» à entrer.

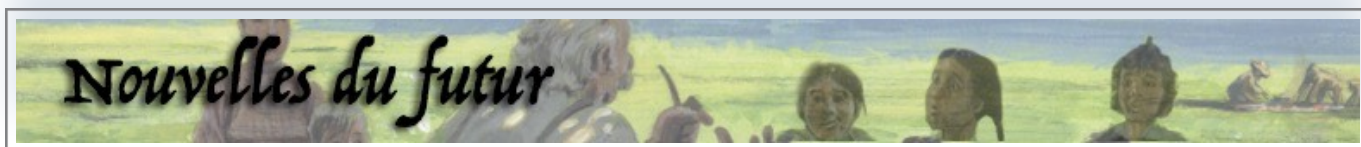
Après un beigne, un morceau de pain, une rasade de rhum et l'échange de quelques nouvelles, les «guignoleux» s'en retournent, portant dans les voitures les dons qu'on a bien voulu leur faire. Et le groupe reprend son chemin, escorté de tous les enfants et des chiens du voisinage. Puis, la musique et les chansons reprennent de plus belle.

Chaque année, presque toutes les maisons de la paroisse sont ainsi visitées. La quête terminée, on divise en lots les produits récoltés, avant de se rendre cette fois-ci chez les plus démunis.

Quel bonheur alors pour eux de recevoir des vivres, des vêtements et une provision de bois de chauffage! Tout juste à la veille du Nouvel An, ces biens prennent l'allure d'étrennes. Ainsi, on prend soin de ses pauvres. Espérons que le froid nous fera grâce et épargnera nos «guignoleux».

Henry-Firmin m'a affirmé que le froid ne l'empêcherait pas de faire son devoir et de porter secours aux plus démunis.

Voilà pour l'esprit de charité des gens de Prologue.



Qu'en est-il de l'esprit de charité chez les gens du futur?

À Prologue, entre voisins, on se rend force services, on se prête des instruments de travail, des voitures, des chevaux, on va veiller au chevet des malades; on attelle son meilleur cheval et on va chercher le curé Chandonnay dont la présence est parfois requise auprès d'un mourant ou d'un malade.

Certes, oui! Par chez nous, il se fait de fréquents échanges de coups de main, lesquels sont donnés à charge de revanche, mais dont il n'est pas tenu un compte rigoureux.

À Prologue, il y a aussi des corvées de voisinage telles, corvées de broyage du lin, de filage de la laine ou du lin, d'épluchage du blé d'Inde; corvées pour le levage de la charpente d'un bâtiment de ferme, lesquelles parfois réunissent un grand nombre de personnes.

Je me souviens, il y a de cela quelques années, lorsque le vieux Borduas a perdu son unique cheval; cinq ou six cultivateurs du voisinage s'entendirent et luiensemencèrent ses guérets.

Hum! Qu'en est-il de l'esprit de charité chez les gens du futur?

Augustin Lebeau, journaliste